





B. L. franc. p. 49.

n. a. full

98

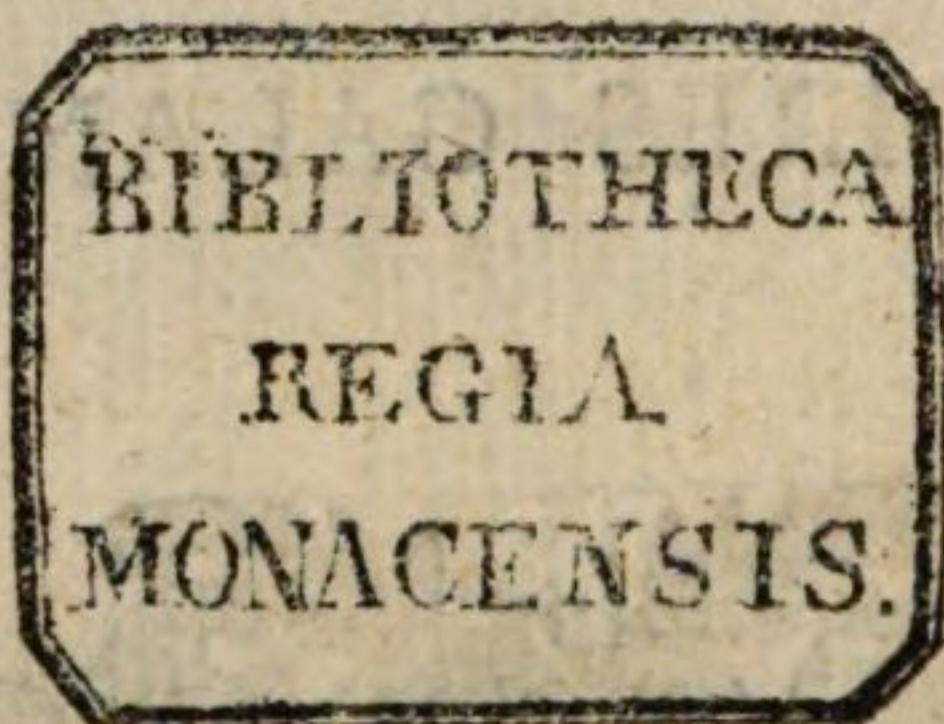
LES
ILLUSTRES
ANGLOISES.

HISTOIRES GALANTES.



A LA HAYE,
Chez ISAAC BEAUREGARD,
Libraire dans le Spuystraat,
proche du Capelbrugge.

M DCC XXXV.





P R É F A C E.

UN Cavalier François, qu'une affaire d'honneur avoit obligé de sortir de son païs, se retira en Angleterre ; il y fit connoissance avec quelques personnes, qui formoient une Société, où il fut admis. On s'amusoit dans cette Société à lire les Histoires que chacun donnoit à son tour. Le Cavalier, dont nous parlons, les traduisoit pour les envoyer à Paris à une Dame, avec qui il étoit en correspondance ; les voici telles qu'il les a traduites ; elles n'ont jamais été imprimées en Anglois.

P R E F A C E.

Si le Public reçoit favorablement cet Ouvrage, on en donnera la suite. La prévention avantageuse qu'on entretient aujourd'hui pour tout ce qui vient d'Angleterre, donne lieu d'espérer que cet Ouvrage ne déplaira pas. Il seroit inutile d'assurer ici, qu'à quelque déguisement près, les Histoires qui le composent sont véritables : cette sorte d'Ouvrage passe toujours pour Roman, c'est même sous ce prétexte qu'on donne ces Histoires au Public ; sans cela elles seroient peut-être trop nouvelles, pour voir le jour avec toutes leurs circonstances.

LES ILLUSTRÉS ANGLOISES.

MADAME,

J'Avois dessein de vous en-
voier l'Histoire d'*Esimé-
ne*, avant celle qu'elle
nous lût l'autre jour, &
que voici : mais quelques particu-
laritez que je dois encore en ap-
prendre, me la font remettre à
une autre fois. L'Epoux d'*Esi-
méne* se retira en Italie après les
dernières guerres civiles; il y mou-
rut; & sa Veuve, pourvue d'un
gros douüaire, est de retour en
Angleterre depuis plusieurs mois.
C'est chez elle que nous nous as-
semblons. Je ne vous en dirai pas
davantage; son Histoire que je
vous enverrai bientôt vous la fera
connoître; commençons donc par
celle-ci. C'est *Esiméne* qui parle.

A

HIS-

HISTOIRE
D'EMILIE.

FEu mon Epoux, pendant nôtre séjour à Florence, emploïoit constamment un Rélieur à rendre uniforme un grand nombre de vieux Livres, qu'il avoit achetez dans nos voïages d'Italie & de France. Ce Rélieur s'appelloit *Pietro*. C'étoit un bon homme, qui s'étoit retiré à Florence depuis un an avec une assez aimable personne, qui se faisoit appeller *Emilie*, & qui passoit pour sa femme; c'étoit tout ce qu'on savoit d'elle & du Rélieur; mais on en soupçonnoit davantage. Les égards que *Pietro* avoit pour sa prétendue femme, n'étoient pas des maris ordinaires, & le ton sur lequel elle le prenoit quelquefois avec *Pietro*, avoit souvent attiré l'attention des voisins.

Emi-

Emilie étoit née Angloise ; ses parens s'étoient depuis long-tems retirez en Italie pour des raisons d'état. C'est ce que je ne favois pas alors ; mais les particularitez qu'on publioit de cette femme, suffirent pour m'inspirer le dessein de faire connoissance avec elle ; & mon mari emploiant le sien, la chose ne fut pas difficile.

Je ne fus pas long-tems à remarquer les particularitez dont on parloit. J'avois souvent des occasions de m'apercevoir qu'*Emilie* avoit des qualitez au dessus de son état. Sa conversation, son langage n'étoit pas d'une femme du commun. Quand à l'extérieur, *Emilie* avoit le regard noble & languissant, la bouche gracieuse, & ses mains qui n'étoient pas faites pour le travail, n'y paroissent pas accoutumées ; enfin sa taille au dessus de la médiocre, & sa démarche, faisoient avec le reste de ses charmes un accord très

touchant. J'en vis tant, en un mot, que ne doutant plus que la bizarre union de deux personnes si différentes, ne cachât quelque mystère, je tachai de m'en éclaircir, pour offrir après cela mes services à *Emilie*, que je croïois malheureuse. Je n'attendis pas longtemps l'occasion de satisfaire ma curiosité. Un jour que je venois chez *Emilie*, je la trouvai environnée d'une troupe de femmes du voisinage, qui l'accabloient d'injures, comme fait ordinairement cette sorte de gens sur le moindre prétexte. *Emilie* ne leur répondoit que par un sourire plein de mépris, & cherchoit à leur laisser le champ libre. Dans l'instant que j'arrivai, ma présence la troubla, elle rougit, elle versa quelques larmes; puis se tournant vers celles qui l'outrageoient, allez, leur dit-elle, vous êtes au dessous de ma colere; à ces mots, elle se retira. Je la suivis, pleine d'une

curio-

curiosité qui venoit de s'augmenter considérablement : Je n'osois plus la regarder comme la femme de *Pietro*. Ce que je venois d'entendre, se joignant tout à coup à ce que j'avois aperçu jusques alors, m'inspira des sentimens de respect, & de compassion, qui me jetterent dans un embarras presque égal au trouble d'*Emilie*. Celle-ci s'étoit retirée dans une petite sale, où je la trouvai assise, presque sans connoissance. Je ne savois comment la tirer de la profonde rêverie, où je la voyois plongée. Cependant rompant enfin le silence; *Emilie*, lui dis-je, je n'entreprends pas de vous rendre insensible aux outrages qu'on vient de vous faire; je suis convaincuë qu'ils ont peu de part à la douleur qui vous possède; ils partent de trop bas pour vous porter la moindre atteinte: je le croirois ainsi, quand même vous ne vous en seriez pas expliquée; sans doute

que de plus grands maux font couler vos larmes; la fortune vous persécute, & s'il m'est permis de la pénétrer, c'est assurément par ses injustices que vous menez une vie obscure, pour laquelle vous ne paroissez pas née; confiez-vous à ma discrétion, poursuivis-je, pourquoi vous obstiner au silence? Peut-être qu'il vous est contraire. Ce n'est pas une vaine curiosité, qui me fait souhaiter d'apprendre quels sont vos malheurs; non *Emilie*, c'est la part que j'y prens: c'est le désir que j'aurois de les rendre plus supportables; car si je dois ignorer votre sort, je vous conjure d'exiger de moi tout ce que je suis capable de faire pour le changer sans le connoître.

J'en ai trop dit pour ne pas tout dire, répondit *Emilie*, après avoir gardé quelque tems le silence; oui, Madame, ajoûta-t-elle, vous connoîtrez mon sort, & vous m'en plaindrez davantage, quand

vous saurez que rien ne peut le rendre plus favorable ; le tems même ce grand remède à tous les autres maux , loin de flater les miens , ou de les diminuer , les rend toujours plus cruels. Le hazard , ajouta-t-elle , ou mon indiscretion , vous ont fait soupçonner que je ne suis point ce que je tâche de paroître : je vais changer vos soupçons en certitude , & quelque peine que j'aie à m'y résoudre , je vous apprendrai néanmoins avec quelque sorte de plaisir ce que vous souhaitez de savoir , puis que par là je vous donnerai une marque de la reconnoissance que je vous dois , pour la part que vous y prenez.

Elle étoit alors trop accablée , pour satisfaire à sa promesse , nous remîmes la partie au lendemain. Je ne manquai point de me rendre chez elle , & elle commença de la sorte :

Quand je ne serois pas assurée

de votre discrétion, l'importance des choses que j'ai à vous dire m'en répondroit. L'Angleterre est ma Patrie ; j'y suis née de parens également nobles , & riches ; l'éducation que j'en reçûs, fut proportionnée à ma naissance & à la tendresse qu'ils avoient pour moi. On m'envoia à Vérone, dans un Couvent de Bénédictines, dans lequel une de mes Tantes avoit fait profession. Il ne m'est rien arrivé de remarquable pendant les premières années de ma vie ; elles se sont écoulées dans une profonde tranquillité.

J'avois atteint ma vingtième année, sans avoir d'autre compagne que ma Tante, & j'aurois été ignorée de tout le monde, si ma naissance & quelques avantages dont elle étoit suivie, ne m'a-voient attiré l'attention de ceux qui pouvoient prétendre à m'épouser. On me recherchoit comme un parti considérable ; mais
mes

mes parens s'étoient rendus difficiles sur le choix de celui à qui ils devoient m'accorder. Je ne m'en mettois pas fort en peine : j'étois résolue à régler ma volonté sur celle de mes parens ; cette résolution ne me coûtoit point d'effort, je n'avois pour personne aucun attachement déterminé ; il est vrai que je souhaitois souvent que l'Epoux qui m'étoit destiné, ressemblât à un aimable Cavalier nommé *César*, qui occupant un poste considérable dans les armes, m'avoit plusieurs fois donné lieu de l'admirer dans des occasions publiques. Ses manieres nobles, un air de fierté m'en plaisoient, & le peu d'attention qu'il faisoit sur lui-même, le rendoit plus digne de celle des autres, & il me paroissoit toujours digne de la mienne. Telles étoient mes dispositions, quand un jour ma Tante me fit venir dans sa chambre: *Emilie*, me dit-elle d'abord on veut vous donner un Epoux;

César del Rivo est celui que votre Pere vous destine; vous le connoîtrez, ajoûta-t-elle, & quand je n'aurois pas conté sur votre soumission, pour vous le faire accepter de bonne grace, votre discernement m'en répondroit; disposez-vous à lui donner la main dans peu de jours.

Je fus si surprise, que sans répondre une seule parole à ce que je venois d'entendre, je fis la révérence & me retirai; je passai le reste du jour & la nuit suivante dans un trouble inexprimable; je ne savois si je devois me rejouir ou m'affliger; mon imagination me représentoit *César* beaucoup plus avantageusement depuis ce que je venois d'apprendre, & je me proposois de grandes douceurs à devenir l'objet de sa tendresse. Un sentiment secret m'entretenoit dans ces réflexions que j'aurois trouvé très agréables, si l'idée de me trouver tout à coup sous la

domi-

domination, & dans les bras même d'un homme que je ne connoissois point, ne m'avoit fait à son tour beaucoup de peine. Je passois sans cesse du désir à la crainte; & j'étois d'autant plus agitée que je n'osois découvrir la variété de mes nouveaux sentimens. J'étois surprise quelque fois de n'être pas plus affligée du changement qui s'alloit faire à ma situation; mais on me destinoit celui à qui mon cœur s'étoit destiné; j'aimois *César*, je m'abandonnois au penchant qui m'entraînoit, mon devoir s'intéressoit à le rendre plus violent, comment aurois-je pû y résister? Enfin ma nouvelle passion fit tant de progrès, que je ne pensai pas seulement à me plaindre du peu de tems qu'on me laissoit pour me préparer à prendre un époux. *César* me vit régulièrement tous les jours, qui précéderent celui de notre mariage; il ne cessoit de m'entretenir de son

amour, j'étois trop intéressée à le croire, pour en douter; d'ailleurs il auroit été difficile de ne s'y pas méprendre. Cette persuasion m'enflama; je ne gardai plus de mesures, je fis à mon futur Epoux les plus tendres aveux des sentimens qu'il m'avoit inspirez, & je partageai la joie qu'il en fit paroître.

Enfin le jour arriva, auquel notre mariage devoit se célébrer; je fis peu d'attention à la pompe qui en accompagna les cérémonies; je n'étois occupée que de mon amour, tout ce qui ne s'y rapportoit pas directement, me paroissoit ennuyeux. Les fêtes finirent en peu de tems, & les plaisirs tumultueux firent place aux tranquilles douceurs que je m'étois proposées. Je ne savois ce qui m'en procuroit davantage, ou les attentions que mon Epoux avoit pour moi, ou celles que j'avois pour lui: nous véquîmes ainsi plusieurs

seurs mois , occupez réciproquement du soin de nous plaire.

Je jouïssois d'une entière liberté, me félicitant de la facilité de *César* , que j'attribuois aux idées qu'il avoit de ma vertu , & à la persuasion où il étoit que je l'aimois uniquement ; mais m'apercevant enfin qu'il ne faisoit pas assez d'attention à ma conduite , je l'accusai en moi-même d'indolence. J'allai plus loin , & bien-tôt je crus ne pouvoir plus douter de sa froideur : j'en devins plus attentive, & j'examinai avec soin tout ce que *César* faisoit pour moi ; mais ce soin ne servit qu'à éclaircir mes soupçons.

Quelle ne fut point ma douleur ? La honte , la vengeance occupoient tour à tour mon ame ; il seroit difficile d'exprimer mon trouble. On ne peut s'en faire une idée qu'en se représentant l'excès de ma tendresse pour *César* , joint à une fierté naturelle : l'un

me faisoit sentir plus cruellement tout le poids de l'indifférence de cet Epoux, & l'autre me présentait sous des traits extraordinairement odieux le mépris dont j'étois l'objet.

Ne vous affligez pas si-tôt, me disoit en vain *Laure*, c'est le nom d'une fille en qui je me confiois. Il me semble au contraire, poursuivait-elle, que vous devriez vous féliciter de la tranquillité dans laquelle *César* vous laisse vivre, vous qui n'êtes pas née Italienne, c'est-à-dire pour être enfermée. Votre Epoux ne pourra-t-il vous persuader sa tendresse, qu'en vous traitant en esclave? Croirez-vous qu'il ne vous aime pas, parce qu'il pense avantageusement de votre vertu? Non, interrompis-je, il n'est pas possible que la liberté, dont j'ai joui jusqu'ici, ne soit la plus sûre marque de l'indifférence de celui qui me la laisse: pouvez-vous m'en croire plus heureuse? Ah funeste

neste bonheur, dont l'amour d'un
 Epoux est le prix ! Ne t'achete-
 rois-je pas trop chèrement ? Non,
 non, je ne veux point de paix à
 ce prix, m'écriois-je, fondant en
 larmes ; éclatez plutôt transports
 jaloux : que *César* m'accable de
 reproches ; l'injustice s'en dévoil-
 lera d'elle-même, & mon inno-
 cence me les rendra doux : que
 toutes les portes de sa maison
 soient à jamais fermées sur moi,
 que je ne voie que lui de tous les
 mortels, mais que je le voie a-
 moureux, & que son indifférence
 injurieuse ne soit pas l'indigne
 prix de l'amour qu'il a sù m'in-
 spirer.

Quelles raisons avez-vous, me
 disoit sans cesse *Laure*, de vous
 livrer ainsi à de soudaines alarmes ?
 Attendez, je vous en conjure,
 pour douter de l'amour de *César*
 qu'il vous en donne quelque légi-
 time sujet. Quelle nouvelle dé-
 marche a-t-il fait, qui puisse don-
 ner

ner lieu à vos nouveaux sentimens?

Je vous ai déjà dit , répondois-je à cette fille étonnée , que rien ne sauroit me persuader que je sois aimée de *César* ; je vois clairement que je ne l'ai jamais été ; toutes ses démarches jusques à ce jour, m'en fournissent des preuves, sur lesquelles ma jeunesse, mon peu d'expérience, & sur-tout ma bonne foi me fermoient les yeux. Il n'est donc pas nécessaire qu'il change de conduite, pour que je m'en allarme ; si j'avois sù douter plutôt, j'aurois été plutôt malheureuse. Que d'aveux, ajoûtois-je un moment après, n'a-t-il pas arraché de ma bouche, dont il a orné son triomphe, & peut-être encore celui d'une indigne Rivale ? Quelles étranges marques n'a-t-il pas vû de ma foiblesse ? Ciel ! pourquoi m'y abandonnai-je ? Mais quand un objet est aimé, pense-t-on jamais qu'il en puisse être indigne ? C'est

C'est ainsi que je continuois à donner des marques de ma douleur : mais il s'agissoit de cacher à *César* ce qui se passoit dans mon ame. Je ne pouvois le faire qu'en supposant une indisposition ; je me mis au lit , c'étoit le lieu le plus propre à cacher les changemens que la douleur avoit déjà fait sur mon visage.

César aprit bientôt que j'étois indisposée , il me vint voir. Assurément le tems auquel je devois être détrompée étoit arrivé ; car si mes réflexions ne m'eussent déjà ouvert les yeux sur l'indifférence de mon Epoux , la froideur avec laquelle il fit cette dernière démarche , m'en auroit convaincuë.

La présence de *César* mit le comble à ma douleur : car quoique je ne doutasse pas d'en être méprisée , je cherchois néanmoins à me tromper ; mais tout espoir me fut ôté à l'arrivée du perfide , mon malheur ne fut plus causé par
de

de simples doutes, c'étoit une vérité parfaitement éclaircie. Cette dernière pensée agita de nouveau mon ame, & les moindres de tous les mouvemens qui s'y élevèrent ne respiroient que ma perte & celle de l'ingrat qui me trompoit. Je ne sai même si je ne me serois pas portée à quelque extrémité violente, si l'excès de mon désespoir ne m'eut été un secours contre mon désespoir même; car je tombai en foiblesse, & bien loin d'être en état de me livrer à la fureur de mes transports, je restai long-tems sans donner aucun signe de vie. *César* regarda cet accident comme une suite de mon indisposition; il donna ses ordres pour me faire secourir & se retira.

Je ne revins de mon évanouissement que pour éprouver les ardeurs d'une fièvre violente, qui le jour suivant fit désespérer de ma vie. Je suis surprise en effet, comment les prodigieux changemens
qui

qui se firent tout à coup en moi, ne me causerent pas la mort; mais le Ciel prolongeoit mes jours, pour prolonger mon suplice: j'étois extraordinairement affoiblie, & la fièvre m'ayant quitté, je me trouvais dans une langueur, qui ne consolait pas beaucoup les personnes qui prenoient un véritable intérêt à ma santé.

César me venoit voir souvent: je m'acoûtumois à supporter sa présence sans en être troublée; je le regardois comme un ennemi, mais comme un ennemi qui m'étoit encore cher, & quoique je n'attendisse pas avec trop d'impatience l'heure à laquelle il avoit accoûtumé de me voir, je m'apercevois néanmoins quand il la laissoit passer. Apparemment qu'on prit soin de l'en instruire, & que par les égards qu'il devoit à sa famille, ou à sa propre réputation, il fut plus régulier à ses visites, & même il les rendit plus fréquentes.

tes. Je m'en apperçus avec joie ; j'allai même jusqu'à penser que l'amour pourroit bien s'introduire dans le cœur de mon Epoux sous le nom de la compassion, & comme j'étois dans un état très propre à inspirer ce dernier sentiment, je commençai à me flatter.

On se persuade aisément ce qu'on désire, tout contribuoit à me faire croire que j'avois enfin touché *César* : peut-être que cette pensée me faisoit interpréter trop avantageusement ce qui venoit de sa part. Quoi qu'il en soit, il est vrai qu'il avoit du moins redoublé ses attentions à prévenir mes desirs, & qu'il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit servir à me tirer de l'état languissant où j'étois. Vous êtes toujours triste, Madame, me disoit-il un jour, rien ne peut vous rappeler à la joie, j'y perds mes soins : je cherche en vain à pénétrer la cause de votre langueur, pour la faire cesser

fer s'il m'étoit possible, je ne vois d'autre obstacle à vos plaisirs que vous-mêmes, vous vous refusez à tout, & vous éludez le succès de tout ce qu'on fait pour vous plaire. Je ne sai, continua-t-il, s'il en doit être encore ainsi de ce que je vais vous proposer : La belle saison vient de changer avantageusement la campagne, tout y rit, venez y changer de même, venez y faire quelques efforts contre cette sombre tristesse, & si je puis me flatter que ma présence vous y soit de quelque secours, je vous promets de ne vous y pas abandonner. Votre présence, Seigneur, répondis-je à *César*, ne fut jamais indifférente à mes plaisirs, & elle me sera infiniment chère, en quelque lieu que vous m'en fassiez jouir. Nous partirons pour la campagne quand il vous plaira, je suis prête à vous y suivre.

Nous y fûmes, je m'y rétablis.

César

César ne me quittoit que pour faire quelques parties de chasse; les soins qu'il donnoit à cette passion ne m'allarmoient pas, je me faisois plutôt un plaisir de ceux qu'elle procuroit à mon Epoux: il en jouissoit ordinairement avec un Seigneur de ses amis, à qui il avoit donné un appartement dans sa maison.

Ce Seigneur, nommé *Silviano*, paroissoit âgé d'environ vingt ans; il a la physionomie noble, & un certain air de probité qui prévient en sa faveur, & qui lui attire la confiance de tous ceux qui le voient. *César* m'en avoit souvent dit du bien, & un jour après m'en avoir parlé plus avantageusement qu'à l'ordinaire, il ajoûta que *Silviano* le prioit depuis long-tems de vouloir qu'*Hélène* sa femme fit connoissance avec moi, qu'il avoit toujours oublié de m'en parler, & qu'enfin si j'y consentois elle me seroit présentée.

J'y

J'y consentis; *Hélène* arriva, elle me plut; sa douceur, & en général un extérieur engageant m'attachait d'abord à elle: je l'invitai à demeurer quelque tems avec nous, elle en remit la décision à *Silviano*, qui ne s'y opposa pas. Nous fûmes bientôt bonnes amies; il me sembla que le Ciel m'envoioit *Hélène* pour assaisonner mes plaisirs, nous nous faisons des confidences réciproques, & nous nous donnions mutuellement part à nos plus secrètes pensées, du moins je le croïois ainsi.

Nous vivions elle, son Epoux & le mien dans une assez grande liberté. *Silviano* pouvoit sans obstacle être auprès de moi aussi fréquemment que *César*; il y étoit en effet, & j'en attribuai long-tems la raison à la présence d'*Hélène*, dont je le croïois passionné autant que celle-ci disoit l'aimer. Mais je m'apperçûs que *Silviano* me regardoit avec empressement, & en
peu

peu de tems , je ne doutai plus qu'il n'eût pour moi des sentimens qui m'allarmerent. Il ne manquoit aucune occasion de m'adresser indirectement des choses que je feignois n'entendre point , & qui étoient en effet conquës & exprimées avec tant de finesse, que je ne les eusse pas entendues dans le sens où elles étoient dites , si je n'eusse déjà soupçonné la vérité.

Il seroit difficile d'exprimer quel fut mon embarras , quand je crus être convaincuë de l'amour que j'avois innocemment inspiré à *Silviano*. Je m'en entretins avec *Laure* : fut-il jamais de situation plus affreuse que celle où je me rencontre ? disois-je à cette fille ; comment me tirerai-je d'un pas si dangereux ? Je n'en puis sortir qu'en me perdant. Si je suis *Silviano* , *Hélène* & *César* en pénétreront la raison , ou s'ils me la demandent , que leur dirai-je ? comment avouer à une tendre amie
que

que je suis sa Rivale, & que je suis aimée d'un Epoux qu'elle adore? Comment apprendre à *César* que son ami le plus cher n'est qu'un perfide qui le trahit? Et comment enfin sacrifier à leur vengeance le malheureux *Silviano*? C'est cependant le moins qui me puisse arriver, si je me résous à fuir le téméraire qui m'offense: mais si je ne le fuis pas, qu'évite-je? Son amour devenu plus hardi sera enfin découvert, & je n'aurai fait qu'ajouter une victime au sacrifice; je me serai immolée à une vaine prudence. *César* & *Hélène* croiront que je n'ai tû le crime de *Silviano* que parce que je l'autorisois; une amie, un Epoux n'en seront pas moins offensés. *Silviano* n'en sera pas moins criminel, & je serai, ou paroîtrai plus coupable. Quel parti prendre? Attendrai-je que *Silviano* plus raisonnable éteigne la dangereuse flamme qu'il a laissé allumer, & que réfléchissant au

B

péril

péril où il m'expose avec lui , il renonce à sa funeste passion ? Mais ma propre expérience ne m'a que trop appris combien peu la raison a de pouvoir sur un cœur que l'amour assujettit. Si j'emploie un autre moyen , que j'apprenne à *Silviano* que j'ai découvert ses feux , & que je lui défende d'en laisser jamais rien paroître à mes yeux : une telle démarche fera dangereuse. *Silviano* , ingénieux à se flatter , s'imaginera que j'ai pénétré ses sentimens , parce qu'ils intéressent les miens , & ce que je ferois pour tâcher de mettre un frein à sa passion , ne serviroit qu'à la rendre plus violente. C'est ainsi que je parlois à ma fidèle *Laure* ; qui ne pouvant me donner de conseil dans cette étrange conjoncture , tâchoit d'adoucir ma peine en la partageant.

Epoque fatale de la fin de tous mes plaisirs ! La douleur & le désespoir t'ont marquée pour jamais
dans

dans ma mémoire ! une douce paix m'abandonna fans retour , pour faire place aux cruels combats dont mon ame est depuis agitée. Je passois les jours dans des réflexions accablantes , & la nuit des songes effraïans troubloient le repos que je trouvois dans le sommeil.

Un jour que je récitois à *Laure* un de ces rêves terribles , & que mon esprit allarmé y cherchoit des présages malheureux , une petite chienne qui m'appartenoit vint se jouer auprès de moi avec un papier , qui conservoit encore quelque chose de la forme d'une lettre ; j'eus la curiosité de lire ce qui s'en trouvoit dans les lambeaux que le hazard avoit sauvez , mais quelle fut ma surprise ? Grand-Dieu ! J'aurois lû l'arrêt de ma mort avec plus de fermeté. Vingt fois je détournai mes regards troublez de dessus ces caractères funestes , & vingt fois une curiosité ennemie me porta à les

déchiffrer. La coupable main qui les avoit tracez étoit celle d'une femme. Que m'apprirent-ils ? Ah ! que n'ai-je pû en perdre pour jamais le souvenir ! Ils m'apprirent la perfidie de mon Epoux. Voici ce que je pûs lire du commencement & de la fin de cette lettre.

Vous dites qu'*Emilie* ne sauroit rien diminuer de l'Empire que vous m'avez donné sur votre cœur ; n'éprouve-je pas le contraire ? Je ne vous vois plus.

.
J'attens impatiemment le succès de l'entreprise qui doit nous rapprocher.

Mon regard se troubla, la tête apuiée sur mes mains je restai immobile ; aucun ordre ne regnoit plus dans mes pensées, & n'exprimant rien pour vouloir trop exprimer, je gardois un morne silence. *Laure* ne pouvant douter de mon malheur, frémissait du désespoir auquel j'étois livrée. Cet-

Cette scène avoit déjà duré quelque tems, lorsque *César* entra; ses yeux étonnez s'arrêterent un moment sur ce nouveau spectacle: il ne pénétoit pas la cause de la douleur dont il voïoit les marques, & il craignoit des'en informer. *Laure* sachant combien il y avoit de part, n'osoit l'en instruire, son embarras augmentoit. Il s'approcha de *Laure*, il lui fit des questions. Que vous répondrai-je? lui dit cette fille embarrassée: Voïez vous-même, ajouta-t-elle, Madame tient encore dans ses mains la cause de son désespoir. *César* alors m'ôta des mains les lambeaux de la lettre; sans doute il les reconnut. Je ne faisois aucune attention à ce qui se passoit: mais m'adressant la parole, il me fit sortir de l'espece de létargie où j'étois. Je suis offensé de votre crédulité, me dit-il. A peine eut-il prononcé, que me levant brusquement, comme si je sortois d'un

d'un profond sommeil, je lui lançai un regard furieux, & j'entrai dans un cabinet, dont je fermai la porte sur moi avec précipitation. Il ne s'obstina pas à me suivre; il ordonna seulement à *Laure* de ne me pas abandonner, & se retira.

C'en est donc fait, dis-je à *Laure* quand nous fumes seules, je suis trahie, je suis méprisée, ma honte est certaine. Ah! ma vengeance le seroit aussi, mais le sort barbare m'en cache l'objet. Oui, j'exposerai tout mon sang, quand je saurai celui qu'il faut répandre pour me vanger; ma fureur donnera des forces à cette foible main; on saura jusqu'où peut aller le courroux d'une femme outragée. Qui que tu sois indigne Rivale, tu ne saurois jouir long-tems du cœur que tu me ravis: dût-je le percer de mille coups, ce cœur perfide, je te l'enlèverois encore par un crime moins noir que celui dont tu te rends coupable en me

me l'arrachant. Il devroit être à moi ce cœur tout lâche qu'il est : le tien n'y avoit aucun droit que celui d'une odieuse conformité.

À ces mots, *César* qui étoit revenu sur ses pas, rentra. Oûi, traître, ouï, perfide, m'écriai-je, en lui adressant d'abord la parole, j'emploierai tout pour me vanger : tes jours même ne seront pas respectez. Est-ce donc ainsi que tu disposes d'une foi que tu m'as jurée à la face du Ciel & de la Terre? Tout ce qui existe ne s'intéressera-t-il pas à te punir? Que t'avois-je fait pour m'exposer à ce supplice? Qui te contraindoit de m'arracher du sein de mes parens pour me rendre ainsi l'objet de ton mépris? C'est la seule chose qu'on pourra me reprocher, car je t'aimai comme je crus le devoir, & je saurai te haïr comme je le dois. Cet empressement que j'avois à te prouver mon

amour, je le redoublerai pour te donner des preuves d'une haine implacable.

Un courroux si peu modéré, dit *César* en m'interrompant, feroit peut-être pardonnable, si j'étois coupable de ce dont vous m'accusez ; mais cette lettre, dont les restes vous allarment, pourroit avoir encore plus de droit de m'allarmer. Je ne l'ai jamais reçue, je n'ai jamais connu personne qui puisse m'en adresser de semblable : que faut-il donc que j'en pense ? Je ne cherche pas à vous accuser, continua-t-il, vous pouvez inspirer de l'amour sans y consentir ; mais je ne saurois douter, que ce ne soit ici le stratagème d'un Rival, pour tâcher de vous indisposer contre moi, & s'aplanir par-là un chemin à votre cœur, qu'aparemment votre vertu lui rend trop difficile. Pensez-y, Madame, & cessez de déclamer contre une Rivale imaginaire & con-

contre moi, en m'imputant un crime dont je n'eus jamais la pensée. Au reste, ajouta-t-il, je ne veux pas imiter vos injustes transports, je vai seulement tâcher de découvrir l'auteur de cette indigne fourberie; après cela, eût-il mille vies, le sacrifice en seroit trop imparfait pour expier son insolence.

César me laissa dans un nouveau trouble. Il venoit de me parler avec un air de confiance & d'ingénuité, qui donnoit à sa justification, un caractère de vérité dont je fus touchée; il s'en fallut peu même, qu'il ne me persuadât, d'autant que ses soupçons s'accordoient assez avec ce que je connoissois des sentimens de *Silviano*.

Laure donna entièrement crédit à la pensée de *César*: elle le crut innocent, & m'exagera avec chaleur, la liberté avec laquelle il venoit de se justifier; la vraisemblance de ses conjectures, & le

véritable courroux qui avoit paru dans ses menaces. Je convenois de toutes ces choses ; mais quelque méchant homme que pût être le prétendu Rival de *César*, soit que ce fut *Silviano*, ou un autre, je ne pouvois croire que la lettre, supposée feinte, n'eût encore malgré cela quelque fondement. Celui qui en étoit l'auteur ne pouvoit qu'être coupable, mais je ne pouvois croire que *César* fut absolument innocent, enfin je ne savois sur qui faire tomber ma haine.

Pendant que j'en cherchois encore l'objet, *César* partit pour Véronne, il ne marqua point le tems de son retour, il me dit seulement qu'il prendroit soin de le hâter. J'ai sù depuis, que l'intérêt qu'il avoit à se conserver la bienveüillance de ma famille, lui faisoit faire ce voïage, afin de prévenir les suites de ce qui venoit d'arriver, & se justifier auprès de ma Tante

des

des plaintes que j'aurois pû faire contre lui.

Le lendemain je dévançai les rayons du soleil dans un Jardin qui est derriere la maison ; je croïois y être seule avec *Laure* , & je m'y entretenois avec elle de la rigueur de mon sort , quand *Silviano* s'offrit à ma vuë. Mon premier mouvement fut de l'éviter : vous me fuïez , Madame , me dit-il d'un air étonné ; je ne sai pourquoi , ajouta-t-il , je sai seulement que vous n'en eûtes jamais moins de sujet , vous en ferez convaincuë si vous daignez m'écouter ; les choses que j'ai à vous révéler sont de la derniere importance ; permettez que je vous en instruisse , après quoi je m'éloigne pour jamais. Les circonstances me rendoient encore plus curieuse de savoir ce que *Silviano* avoit à m'apprendre ; cependant je continuoïs à marcher sans lui répondre. Il ne se rebuta point , & voïant que je m'obstinoïs à fuir ,

il se mit au devant de moi , se jeta à mes pieds , & m'arrêtant par mes habits ; Ah ! Madame, s'écria-t-il d'une voix troublée, pourrai-je vous sauver malgré vous ? Qu'osez-vous faire , Seigneur , m'écriai-je à mon tour, & que venez-vous de dire ? Vos paroles & votre action m'allarment également. Relevez-vous , ajoûtai-je avec précipitation , & s'il est si fort de mon intérêt de ne pas ignorer ce que vous avez à m'apprendre, parlez. Nous nous assimes, & il reprit de la sorte.

Il y a quelques années , que restant presque seul de ma famille par la mort de mes plus proches parens , & ma fortune étant fort en désordre , je m'attachai à *César* : il étoit plus que personne en état de la rétablir. Je ne fus pas long-tems sans éprouver les effets de sa protection , il prévint mes espérances ; & sensible à ce généreux procédé , je proportionnai ma recon-

con-

connoissance aux obligations que je lui avois. Je lui fus absolument dévoué, il m'honora de son amitié, & enfin de sa confiance. Confiance fatale, mais chere ! puis qu'elle me fournit aujourd'hui une occasion d'exposer ma vie pour le repos de la vôtre. J'ai encore à vous parler, continua-t-il, de quelques circonstances reculées, avant de vous entretenir de celle qui vous intéresse actuellement. Un soir que nous nous retirions *César* & moi, nous rencontrames dans une rue peu fréquentée une jeune personne assez richement vêtue, & dont l'action étoit extraordinairement animée. Généreux Cavaliers, nous dit-elle d'une voix basse, je vous conjure de me faire trouver un azile, où je sois à couvert des efforts de ceux qui me poursuivent. Nous la rassurames. *César* lui demanda de quelle nature étoient les services qu'il pouvoit lui rendre. Vous en allez juger, répon-

répondit-elle. Un jeune homme, que mes parens me permettoient de regarder comme celui qui devoit être un jour mon Epoux, m'aimoit, & je l'aimois, quand un vieux Seigneur, dont l'alliance pouvoit être honorable & avantageuse à nôtre Maison, m'a demandée en mariage : je lui ai été accordée sans le savoir ; j'ai pensé mourir de douleur en l'apprenant. Les entrevuës que j'avois eu avec mon Amant, ont eu des suites que je ne saurois long-tems cacher. J'ai trouvé le moïen de voir le jeune Cavalier que j'aimois, je l'ai conjuré de me tirer de cet embarras ; il a tout entrepris sur le champ, & comme nous fuïons, nous avons rencontré le vieux Seigneur avec plusieurs de ses gens. Je ne sai si on nous poursuivoit, ou si nous avions été reconnus par hazard. Quoi qu'il en soit, ils se sont jettez sur nous, & les lâches se prévalant de leur nombre, ont
lais-

laissé mon Amant sans vie. J'ai échapé dans le trouble, vous savez le reste.

César, poursuivit *Silviano*, conduisit chez lui la jeune infortunée, mais elle n'y resta qu'autant de tems qu'il en falloit pour lui faire préparer un logement en ville; car *César* en devint passionné, & ne voulut pas la mettre dans un Couvent. Ses parens sont morts; elle a été deshéritée. Elle a sù tout cela, mais ses parens n'ont jamais pû savoir ce qu'elle étoit devenue. Son commerce dure encore avec *César*, vous la connoîtrez: c'est celle dont vous me croïez l'Epoux, c'est *Hélène*. *Hélène*, m'écriai-je. Ah Ciel! Que de perfidies! Mais peut-être on m'abuse. Non, Madame, reprit *Silviano*, écoutez le reste. Quelque amour que *César* ait toujours eu pour *Hélène*, elle ne s'est jamais flatée qu'il deviendrait son Epoux: mais comme elle craignoit que vôtre mariage ne fut

fut contraire à ses intérêts, elle n'a rien épargné pour l'éluder; il a pourtant fallu qu'elle ait pris son parti. Ses craintes toutefois n'en ont pas diminué, mais elle a augmenté les soins & les précautions qu'elle a crû propres à se conserver un cœur dont la perte feroit la sienne. Dans cette vue, & pour être plus à portée de balancer les progrès que vous auriez pû faire à son préjudice, elle a suggeré à *César* de venir à la campagne & de l'y suivre. Elle savoit que j'étois étroitement attaché à *César*, & que j'avois sa confiance. Il lui vint une pensée, qu'on pourroit obtenir de moi que je la fisse passer pour ma femme; c'est elle, qui a ménagé toute la vraisemblance de cette feinte. La passion de *César* en est flatée, il s'y est prêté aisément. Enfin les choses ont été conduites d'une manière à tromper tout le monde, comme vous avez été trompée. Ce n'est qu'à regret

regret que j'ai eu ma part à cette scene. La proposition , que me fit *César* d'y prendre un rôle si peu convenable à un honnête homme , me revolta absolument , je ne crus cependant pas devoir le refuser en face ; je pensai même qu'*Hélène* ne faisoit ce projet , que pour éprouver la complaisance de *César*. Je ne pouvois me persuader qu'elle eût assez d'effronterie pour en venir à l'exécution ; mais quoi qu'il en fût , je voulois me donner le tems d'arranger mes affaires , & disparoître comme je le fais aujourd'hui , si je ne vous suis utile. Mais, Madame, continua-t-il en se troublant , vous laisserai-je exposée à des dangers que l'injustice d'un Epoux , & la jalousie d'une Rivale renouvelleront tous les jours ? Je frémis à la seule pensée de celui que vous venez d'éviter. On vouloit que je feignisse de l'amour pour vous ; hélas ! le pouvois-je ? On me croïoit capable de

vous

vous engager dans de fausses démarches; on exigeoit de moi que je tendisse des pièges à votre vertu; le dirai-je enfin, Madame? On veut vous perdre, mais on n'ose encore le faire sans prétexte. Quel horrible projet! A-t-on pû croire que j'y aurois quelque part? Quand je n'aurois senti vos maux qu'autant que la seule compassion m'y rendoit sensible, loin d'aider à les accroître, n'aurois-je pas fait mes efforts pour les détourner? Mais un cœur à qui vous inspirez de la compassion en demeure-t-il là? Quelle n'est donc point l'erreur de ceux qui veulent me faire servir à votre perte?

Je périrai s'il le faut, interrompis-je; mais, Seigneur, qu'osez-vous déclarer? Pourquoi m'obligez-vous à vous imposer silence, ou à ne vous plus écouter? En vain vous voulez paroître généreux; est-ce l'être, que de vous prévaloir ainsi du trouble où je suis,

suis, pour me tenir un discours
 qui m'offense? Falloit-il m'offrir
 vôtre secours, si vous vouliez en
 même tems m'ôter la liberté de
 l'accepter? Qu'avez-vous préten-
 du? Rien, Madame, s'écria *Sil-
 viano*, en m'interrompant, je
 n'ai cherché qu'à vous paroître
 aussi infortuné que je le suis, & à
 mériter de vôtre part pour mon
 malheur la compassion que la vô-
 tre m'inspire. Mes sentimens
 n'ont rien qui vous doive offen-
 ser: s'ils eussent été moins respec-
 tueux, je les aurois étouffez, &
 je saurai du moins les cacher, s'ils
 ne paroissent pas dignes de vous.
 Je vous conjure d'oublier pour ja-
 mais ce que je viens d'en laisser
 voir, puis que le souvenir en se-
 roit un obstacle à vous faire avouer
 mon zèle. Il n'est plus tems de
 me faire accepter les effets de ce
 zèle, repris-je; quelque besoin
 que j'en eusse il m'est plus impor-
 tant de les refuser que de les laisser
 agir.

agir. Mais, continuai-je, je ne vous en veux pas plus de mal; mon sort se feroit démenti s'il n'avoit encore empoisonné ce que vous avez fait & ce que vous pouviez faire pour moi. Quoi qu'il en soit, je vous conjure d'éviter toutes les occasions de vous trouver avec moi; vous en voiez sans doute la nécessité: faites-moi ce sacrifice, si c'en est un, je vous en prie à regret, & je le partagerai en quelque sorte. A ces mots je me levai, & m'appuyant sur le bras de *Laure*, je m'éloignai de *Silviano*.

La fureur qui m'animoit contre ma Rivale, étoit montée au plus haut point; des motifs trop puissans m'y avoient absolument livrée: rien ne la combattoit, & aucun obstacle ne m'arrétant, j'allois éclater sans qu'il parût que j'y fusse disposée. J'allai à mon appartement; je dis à *Laure*, de me laisser quelque tems réfléchir
seule

seule au parti que j'avois à prendre ; mais mon parti étoit pris, j'étois résoluë de punir de ma propre main l'infame cause de tous mes maux. Je me saisis d'un poignard ; je cours à l'appartement d'*Hélène*, mais à cet instant le hazard la conduit dans le mien ; sa présence m'anime davantage. La perfide sans s'appercevoir de mon trouble, me tend les bras. Quelle est sa surprise, quand je lui réponds par un coup de poignard, qui lui couvre la gorge de sang ? Elle jette un cri & tombe à mes pieds sans sentiment. Ce Spectacle m'effraie, je fors sans savoir où j'adresse mes pas. *César* arrive, il me rencontre dans une agitation qui me fait presque le méconnoître, & tenant en main un poignard ensanglanté, il soupçonne ce que je viens d'y faire, il me saisit, & courant d'où je viens, il trouve l'objet de son amour presque sans vie. Cependant *Hélène*
n'é-

n'étoit blessée qu'à l'épaule ; on s'empressa à la secourir : sa blessure n'étoit dangereuse que par le sang qu'elle perdoit. Le secours aiant été prompt, elle fut mise hors de danger, & en peu de jours elle reprit ses forces.

Je n'avois donc fait qu'accroître mes maux ; *César* après cette affaire, ne garda plus de mesures avec moi ; il ne me laissa qu'un vieux valet & deux femmes pour me servir, dont *Laure* en étoit une, & me tint étroitement enfermée. Je ne le vis plus. Il n'osoit aparemment s'exposer aux reproches que lui auroit fait ma seule présence.

Cependant *Silviano* feignant de parler & d'agir contre moi, trouva par-là le moïen de s'affranchir des soupçons qu'on auroit dû porter sur lui, en l'accusant d'avoir révélé le secret de l'intrigue de *César* & d'*Hélène*. Il ne voulut point m'abandonner, & se mit encore

core à portée de se servir heureusement de la confiance qu'on avoit en lui pour m'arracher au péril qui me menaçoit.

Hélène blessée n'oublioit rien pour me perdre; elle emploïoit sans relâche tout ce qu'elle avoit de pouvoir sur l'esprit & sur le cœur de *César*. Elle l'accusoit de foiblesse s'il pouvoit balancer à me sacrifier. La conservation de sa vie dépendoit à tous égards de la perte de la mienne, elle ne vouloit point survivre à sa honte, si je survivois long-tems à mon attentat. Enfin cette odieuse fille obtint que je serois immolée à sa vengeance & au repos de *César*. La résolution en fut prise, & celui qu'on crut propre à l'exécuter, fut choisi; c'étoit le vieux domestique qui me servoit, & le même *Pietro* que vous voïez aujourd'hui, qui depuis ne m'a jamais abandonnée. *César* le fait appeller, il obéit; mais jugez de son étonnement; il

il entre dans un cabinet, dont on lui ordonne de fermer la porte sur lui, il apperçoit un Crucifix sur une table, & *César* auprès, tenant un pistolet dans une main, & une bourse dans l'autre. *Pietro*, lui dit *César*, la connoissance que j'ai de ta fidélité, m'a fait te choisir pour une importante expédition. Tu dois obéir; si tu le fais, sois assuré de ta fortune, & pour la commencer, voilà une bourse pleine d'or, dont je te rends le maître; si au contraire tu me refuses, il faut te préparer à mourir sur le champ. Enfin il lui expliqua ce qu'il exigeoit de lui, qui étoit de m'ôter secrètement la vie.

Pietro feignit d'accepter sans répugnance cette horrible proposition, il eut même la force d'en montrer une espèce de satisfaction. *César* alors lui présentant le Crucifix qu'il avoit préparé, ne craignit point de le faire jurer sur cet-

cette sainte image , qu'il exécuteroit ce qu'il venoit de promettre , & qu'il en garderoit toute sa vie un secret inviolable. Enfin après avoir parlé suffisamment des mesures qu'il y avoit à prendre, *Pietro* sortit, muni par *César* du fer homicide , qui devoit faire de la nuit suivante la dernière nuit de ma vie. Devois-je m'attendre à une pareille récompense? Barbare , tu païois d'une haine sans bornes, un amour qui n'en eut jamais.

La nuit étoit déjà assez avancée , & je commençois à m'abandonner au sommeil , quand je me sentis éveiller en sursaut ; c'étoit *Pietro* & *Laure*. Madame , me dit cette dernière, d'une voix basse & mal assurée, il faut vous lever & nous suivre, votre vie dépend de la diligence que vous y apporterez. Achevez, lui dis-je. Vous n'en pouvez savoir davantage, repliqua-t-elle, fuiez, nous fuions
C avec

avec vous. Elle me mit une robe, & je la suivis.

Je ne sais comment nous sortîmes de la maison, mais nous nous trouvâmes insensiblement en pleine campagne. Nous marchâmes assez long-tems à grands pas, & dans le silence, & étant arrivés sur le bord d'une petite rivière, nous entrâmes dans un bateau qui nous y attendoit. Deux rameurs, aidés du courant, nous éloignèrent bientôt du lieu d'où nous étions partis. Je m'étois laissée conduire aveuglément, & j'étois entrée dans le bateau, sans m'apercevoir qu'outre les deux rameurs, il y avoit encore une troisième personne; c'étoit *Silviano*. Reconnoissez-moi, Madame, me dit-il, en s'approchant de moi, & veuille le Ciel, que cette reconnaissance ne soit pas un obstacle, à vous faire agréer le soin qu'on prend de vos jours. Je ne savois que lui répondre. Les autres cir-
con-

constances de ma fuite, ne me laissoient pas la liberté de faire attention, que j'étois au pouvoir d'un homme qui m'aimoit, je me contentai donc de lui demander, si je pourrois bientôt apprendre comment, & pourquoi, je me trouvois tenir sous sa conduite une route que j'ignorois. Il n'en est pas tems encore, me répondit-il, & nous continuâmes dans le silence une navigation, que la nuit rendoit périlleuse, car il faisoit si obscur, que nous n'appercevions les écueils, qu'après les avoir évitez par hazard.

Cependant, réfléchissant sur la démarche que je faisois, & n'en connoissant aucune raison, je m'imaginai que *Silviano*, profitant de l'embarras de ma situation, & du mépris que *César* faisoit de moi, s'étoit enhardi de m'enlever, espérant que l'empire qu'il prendroit ainsi sur ma personne, pourroit enfin s'étendre jusqu'à mon cœur.

Mais cette pensée que je n'osois encore admettre, ne m'affligeoit qu'autant que ma fuite me rendoit coupable aux yeux du monde; car infortunée comme je l'étois, je ne craignois pas assez la mort, pour être susceptible d'aucune autre crainte.

Le jour commençoit à paroître, quand on nous mit à terre. *Silviano* & *Pietro* m'aidèrent à marcher, & nos rameurs nous conduisirent, non loin du bord, dans une petite chaumière, qui devoit nous servir de gîte. Je souhaitai mille fois d'être née, & d'avoir vécu sous ces rustiques toits. Nous prîmes possession de l'endroit le plus commode de cette cabane, où nous fumes bien reçus, & je demandai à *Silviano* les raisons de ma fuite.

Ayant appris, me dit-il, le coup éclatant qui vous vangeoit, je ne doutai point que *César* ne le partageât. Je vous vois donc ex-
posée

posée à tout ce que son courroux, & la rage d'*Hélène*, pourroient leur suggérer pour se vanger à leur tour. Je craignis pour votre vie, & je tâchai de demeurer à portée de vous sauver. *César* ne me soupçonna point de vous avoir rien révélé, il me dit seulement qu'il ne savoit par quel canal vous aviez découvert son amour & celle qui en étoit l'objet, & comme il m'avoit appris quelques jours auparavant, que vous aviez trouvé des lambeaux d'une lettre d'*Hélène*, je lui dis que cette lettre seule avoit tout dévoilé, que vous en aviez reconnu le caractère, & que depuis ce tems-là, vous ne doutiez plus qu'*Hélène* ne fut votre Rivale, que je m'en étois aperçû, & que j'attendois son retour pour l'en avertir, afin qu'il prit ses mesures, mais que vous aviez déjà tout prévenu par votre violence. *Silviano* continua par m'apprendre tout ce que j'ai dit qui s'étoit pas-

passé entre *Pietro* & *César*. Il ajouta, que *Pietro* oubliant le serment contraint qu'il venoit de faire, avoit d'abord averti *Laure* de ce qui m'étoit préparé, que celle-ci, avant que de me l'apprendre, l'étoit venu consulter sur les moïens de me sauver, & que n'étant point suspect à *César* ni à ses gens, il lui avoit été facile de me dérober au coup dont j'étois menacée; que pour rendre nôtre fuite plus sûre il avoit ordonné qu'on tint prêt le petit bateau qui nous avoit portez; enfin, Madame, acheva-t-il, vos jours ne sont plus exposez, & vous êtes libre.

Ma reconnoissance pour ce que *Silviano* avoit fait, ne pouvoit aller plus loin; mais je n'osois lui en laisser voir tous les mouvemens, de peur qu'il n'y trouvât quelque chose d'équivoque. L'amour auquel il s'étoit livré, lui dérobait la connoissance de ce que je pensois qui pût le flatter. Il dût se conten-

tenter de ce que je lui adressai, en le confondant avec *Laure* & *Pietro*. Enfin, leur dis-je, je respire; vous avez exposé vos jours pour sauver les miens; le sort ne pouvant les rendre assez malheureux, alloit les terminer; vous avez détourné le coup; & mes maux qui ne devoient vous intéresser que par la compassion, nous deviennent aujourd'hui communs. On m'interrompit par de nouvelles assurances de zèle & de fidélité, & *Silviano* nous quitta pour donner quelques ordres.

Cependant il falloit se préparer à sortir bientôt de ce lieu, où, quoi qu'assez bien cachez, il n'étoit cependant pas impossible qu'on nous découvrit. Je n'osois consulter *Silviano*; son avis m'eût été suspect: j'étois cependant incapable de prendre seule aucun parti. Mon Frère se trouvoit alors à Vêrone, pour des raisons d'état, qui obligerent aussi mon Père, d'y ve-

nir peu de tems après; il me vint en pensée de lui écrire. Je le fis. Je l'instruisois en partie de mes affaires, & je le priois de venir où j'étois, apprendre le reste, & me fournir quelques moïens de sortir de l'embarras où je me trouvois.

Il arriva le lendemain. Je lui fis le détail de ce qui m'étoit arrivé, & lui demandai comment il pensoit que je dût me conduire, dans cette étrange conjoncture; il ne voulut pas m'affliger davantage en censurant la violence de mon procédé, & sans me blâmer, ni m'applaudir, il me dit qu'il ne voïoit pas de plus sage parti à prendre, que de me retirer auprès de ma Tante. Je l'avois pensé de même; mais comme j'ignorois de quelle façon elle prendroit l'éclat que je venois de faire, & craignant qu'elle ne voulut m'obliger à retourner auprès de mon Epoux, je ne voulus pas suivre d'abord mon Frère à Vérone. Il y retour-
na.

na le même jour , après m'avoir promis de ne découvrir à personne le lieu de ma retraite , & de revenir incessamment m'apprendre l'état des choses.

Cependant *Silviano* étoit continuellement occupé du soin d'adoucir ma douleur, par tout ce qu'il croïoit propre à produire cet effet. Je ne pouvois me refuser à ses soins , bien que j'en désavouasse le principe , & je me voïois obligée de laisser agir, & de ménager même une passion qui m'offensoit. Il est vrai qu'il ne m'en a jamais parlé, depuis le jour fatal où je m'abandonnai à ma colere avec si peu de succès. Il y a apparence, que la maniere dont j'agissois avec lui, lui faisoit espérer de parvenir à me toucher ; plusieurs raisons d'ailleurs l'autorisoient à s'en flater. Il avoit beaucoup fait pour moi ; il avoit du mérite, je l'estimois ; il n'avoit plus qu'un pas à faire pour arriver à mon cœur,

cœur , mais c'est ce pas qu'il ne fit jamais. J'éprouvois des combats perpetuels à ce sujet ; car si je recevois *Silviano* , ou ce qu'il faisoit pour moi avec trop de bonté , j'en craignois les conséquences , & si un moment après je m'armoiois d'un peu plus de rigueur, je m'accusois d'ingratitude. Ce n'étoit donc que par des efforts continuels & des attentions très fatigantes , que je gardois un innocent milieu entre ces deux extrémités ; mais quelque profanation que *César* eut fait des nœuds sacrez qui nous lioient , je n'aurois pû me résoudre , à perdre pour jamais la douce consolation , que j'éprouvois même au milieu de mes violentes douleurs , en pensant que j'étois infortunée sans être criminelle.

Mon Frère vint m'annoncer que *César* avoit pris les devants , & qu'il avoit sù disposer les esprits en sa faveur , mais qu'il étoit

étoit encore tems de me montrer innocente; que nôtre Tante souhaitoit mon retour auprès de mon Epoux, puis que ce dernier, malgré les plaintes qu'il avoit porté contre moi, laissoit néanmoins voir quelques dispositions à un raccommodement de sa part. Je me montrai absolument éloignée d'y consentir, je voulus persuader à mon Frère, que ce qu'en faisoit *César* n'étoit que pour tâcher de rattraper sa victime, mais que je ne m'exposerois plus à ses perfidies; que quoi qu'il pût dire, il n'étoit pas vraisemblable, qu'il oubliât si facilement l'injure que je venois de lui faire, en découvrant son double crime, & qu'enfin je ne ferois me résoudre à vivre avec *César*.

Quel autre parti prendrez-vous donc? me disoit mon Frère, en particulier: Considérez que si vous demeurez davantage cachée ici, ou ailleurs, avec *Silviano*,

toutes les apparences seront contre vous , & votre gloire en recevra une tache qui ne s'arrêtera pas sur vous seule, mais qui s'étendant sur toute nôtre Maison, vous en attirera la haine. Mon Frère ne voïoit pas si clair que moi dans le caractère de *César* ; c'est pour cela qu'il n'oublioit rien pour me vaincre , mais j'aurois crû faire une démarche homicide , si en embrassant le dangereux parti qu'on me proposoit , j'étois allée m'exposer une fois au coup que je venois d'éviter.

Je me voïois donc obligée à fuir mon Frère & ma Tante, comme des personnes dont l'autorité & le zèle indiscret, m'alloit devenir funeste, mais je ne savois comment échaper à mon Frère, il s'obstinoit à ne point partir sans moi, il ne me perdoit même pas de vue. Pour le tromper plus aisément, je feignis d'être enfin disposée à suivre le conseil qu'il

me.

me donnoit ; j'affectai tout ce que je crus capable de le lui persuader, & sous prétexte de n'avoir pas ce qui m'étoit nécessaire, pour paroître d'une maniere décente, je l'obligeai de retourner à Véronne, d'où il pourroit m'envoier un équipage. Je l'engageai aussi à faire éloigner *Silviano*, parce qu'il n'étoit pas à propos qu'il restât plus long-tems où j'étois. On convint de tout & mon Frère partit satisfait.

Silviano me croïant véritablement dans le dessein de me racommoder avec *César*, se disposa à partir le jour suivant, & se proposa de profiter d'une chaloupe, qui se trouvoit par hazard à l'embouchûre de la riviere; il la retint pour le lendemain. Je vous quitte enfin, Madame, me dit-il, dès le soir, en soupirant; je vous quitte exposée au même péril, dont le sort n'a pas voulu que je

vous affranchisse entièrement. Craignez César, ajouta-t-il, c'est moi qui vous y exhorte, moi qui ai eu part depuis long-tems, aux plus secrets mouvemens de son ame. Je pars, je m'éloigne pour jamais de vous, errant je vais lasser le sort ou succomber sous ses coups; heureux si les maux auxquels je m'expose, pouvoient me mériter votre pitié, que ne le puis-je espérer! Mais, interrompit-il d'abord, parmi les loix que vous m'imposez, il en est une qui me condamne au silence. Il se taisoit en effet, & dans une contenance désespérée il donnoit cours à ses larmes. Ciel! s'écrioit-il un moment après, es-tu injuste, ou suis-je coupable? On jugeoit aisément que les pensées funestes dont il étoit agité, le devenoient d'autant plus qu'il n'osoit les exprimer. J'avouë que je ne pouvois m'empêcher d'être touchée, & qu'à mon tour, j'au-
rois.

rois souhaité ardemment, qu'il m'eût été permis de le paroître. Il me faisoit oublier ma situation pour avoir pitié de la sienne, & j'avois véritablement besoin de toute ma raison, dans cette occasion dangereuse. *Laure* vint qui nous sépara.

La nuit s'avançoit, & je me retirai dans l'endroit de la chaumière qui m'avoit été destiné. A peine y arrivai-je, que réfléchissant à ce que je pourrois faire pour éviter de me rendre auprès de mes parens, il me vint en pensée, d'aller secrètement me mettre en possession de la chaloupe, dans laquelle *Silviano* se proposoit de partir. Il est à portée, me disois-je, de trouver d'autres moïens; d'ailleurs il ne lui importe pas comme à moi de n'être plus ici demain. Je proposai à *Laure* ce que je venois de penser, elle l'approuva. Elle avoit eu soin de prendre la plus grande partie de mes pierres

ries la nuit de nôtre fuite, & nous étions par-là encore plus en état de partir sans balancer. Je fis appeler *Pietro*, il fut aisément de nôtre avis: ni *Laure*, ni lui, n'auroit osé paroître à Vérone; *César* les auroit sans doute sacrifiés à sa réputation. Nous arrêtàmes donc, que dans peu de momens, nous prendrions le chemin du rivage. Il n'y avoit pas loin, car à la faveur du clair de la lune, nous découvrions la chaloupe du lieu où nous étions.

Tout étoit tranquile, on n'entendoit d'autre bruit que celui des arbres, qu'un Zéphire favorable agitoit, quand nous abandonnâmes la chaumière, avec toutes les précautions nécessaires pour n'être pas découverts. Déjà nous l'allions perdre de vûë, & nos regards empressez se fixent sur la barque; une lumière qu'on y aperçoit, nous annonce que les matelots ne sont pas endormis. Tout
nous

nous favorise , nous arrivons ; *Pietro* fait entendre sa voix. Il faut partir , crie-t-il , un vent favorable doit nous faire anticiper nôtre départ. Le Patron le reconnoît pour celui qu'il a vû avec *Silviano*, il n'y a que quelques heures , & sans s'informer davantage , il leve l'ancre & s'abandonne au courant. Le vent aiant continué , nous débarquâmes à un endroit dont j'ai oublié le nom. J'y quittai les habits qui auroient pû me faire remarquer. Je commençai à passer pour la femme de *Pietro*. C'étoit pour moi un étrange sujet réflexion, que tous les changemens que ma situation venoit d'éprouver en si peu de tems : sur-tout je m'arrêtois à ce dernier ; je me voïois errante , sans nom , sans ressource : la carrière que je venois de m'ouvrir alloit vraisemblablement devenir tous les jours plus pénible ; je n'avois pour tout bien que quelques pierreries ,
qui

qui pouvant être consumées en très peu de tems, me laissoient après cela, exposée à tout ce que l'indigence a de plus affreux; incapable de m'être à moi-même d'aucune utilité, je frémissais en pensant, que je me verrois peut-être obligée de me rendre utile à d'autres. Ces réflexions, ou de pareilles m'occupoient sans cesse.

Nous n'étions cependant pas encore en sûreté dans ce lieu-là; nous nous préparâmes à passer plus loin, & pour nous mettre absolument à couvert, nous résolûmes d'aller à Rome; mais *Laure* n'eût point de part à cette résolution. *Laure*, cette fille que je chérissais, qui seule pouvoit m'être de quelque consolation; cette *Laure* que je me croïois si fort attachée, m'abandonne. Fuyez plus loin, me dit-elle, Madame, si le salut de vos jours la demande. Je vous souhaite une meilleure fortune, pour moi je ne veux point hazar-
der

der de rendre la mienne plus mauvaise. Je demeure ici, vous devez approuver que je vous quitte, puis que je ne vous suis plus utile. Vous me quittez ! m'écriai-je avec surprise. Ah ! *Laure*, le sort n'aura bien-tôt plus rien à m'enlever ! Je me tûs à ces mots ; je crus inutile de la solliciter à me suivre ; d'ailleurs j'aurois eu quelque peine à m'y résoudre, je n'étois pas encore accoutumée à prier. Vous vous êtes peut-être trompée, lui dis-je seulement, quand vous avez crû ne m'être plus utile. Quoi qu'il en soit, recevez une marque de l'affection que j'eus pour vous, & qu'il vous souvienne quelquefois que vous la reçûtes en abandonnant *Emilie* malheureuse. Je donnai à *Laure* un petit diamant que j'avois au doigt, je la priai de ne me plus voir pendant le peu de séjour que je pourrois encore faire dans ce lieu, & lui recommandant la discrétion, je la laissai. Nous

Nous prîmes le lendemain la route de Rome; nous fîmes ce voiage assez heureusement, quoi qu'avec des peines infinies de ma part; & qui étoient tout ce que je pouvois supporter sans en être accablée. Nous arrivâmes enfin à Rome. *Pietro* qui y avoit été autrefois en connoissoit les usages, ce qui nous fut de quelque utilité; nous prîmes un logement garni, & je commençai à mener une vie tranquille en aparence, mais que l'idée de mes malheurs, rendoit semblable à une mort continuelle. *Pietro* faisoit ses efforts pour me distraire de la langueur à laquelle j'étois si justement abandonnée: il ne s'occupoit que de cela, & je puis dire que je dois à ses soins la conservation d'une vie, qui sauvée de la violence de mes ennemis, alloit être insensiblement terminée par un ennui continuel. Rien ne m'intéressoit davantage que de ne point perdre ce fidèle domes-

domestique ; j'étois allarmée dès qu'il étoit trop long-tems absent.

Un jour n'ayant plus de quoi fournir à la petite dépense que nous faisions, sans avoir recours à la vente de quelque joïau, je chargeai *Pietro* de m'aller vendre une croix, qui étoit la seule chose un peu considérable qui me restoit. Il sortit pour cet effet, mais quel fut mon étonnement, quand la nuit s'avança, sans que je le visse revenir. J'étois au désespoir, & je ne me préparois pas à résister à ce dernier coup. L'exactitude de *Pietro* à se trouver auprès de moi, quand il n'avoit pas affaire ailleurs, m'empêchoit de l'accuser de négligence dans cette occasion ; je ne pouvois non plus m'imaginer qu'il eût eu dessein de s'approprier ce que je lui avois confié ; cette pensée ne pouvoit m'entrer dans l'esprit. Je craignois plutôt que des voleurs
après

après l'avoir dépouillé, ne lui eussent ôté la vie; heureusement cette crainte cessa bien-tôt. Il revint, mais dans quel état? La plus vive douleur étoit peinte sur son visage, & sa contenance embarrassée m'annonçoit quelque facheuse nouvelle. D'où vient ce changement, lui dis-je, avec précipitation, & qu'allez-vous m'apprendre de sinistre? Ah! Madame, répondit-il, en se jettant à mes pieds, on m'a enlevé par une surprise inévitable, le joïau que vous m'aviez confié. J'ai d'abord été, continua-t-il, chez un bijoutier, dans le dessein de le lui vendre; il m'a renvoïé, disant qu'il n'avoit pas assez d'argent pour l'acheter, & m'a adressé à un Juif: il ne m'a offert que la moitié du prix que je lui demandois, & m'ayant fait voir plusieurs autres croix de même beauté, qu'il n'a pas estimées davantage, je me suis retiré; J'ai été chez un autre marchand, & celui-ci m'a

m'a appris mon malheur, il m'a dit que les diamans étoient faux, c'étoit la vérité. Le Juif exécrationnable, feignant de me montrer d'autres croix, s'est prévalu de mon ignorance, pour changer la mienne contre une semblable que j'ai pris pour la même. J'ai couru chez lui, mais son hôte m'a dit qu'il venoit de partir avec précipitation. A cette nouvelle je me suis livré au desespoir, & j'ai resté jusques à cette heure à me déterminer sur le parti que j'avois à prendre; enfin j'ose encore paroître devant vous: je n'y aurois jamais paru, si je n'avois craint que vous ne m'accusassiez d'infidélité, & si je n'avois pensé que je pourrois encore vous être utile. Exigez tout de moi, me dit-il, en finissant, & disposez, Madame, d'une vie qui m'est à charge.

Quelque digne de compassion que je fusse moi-même, je ne pûs m'empêcher d'en être touchée
pour

pour *Pietro*. Je n'aggravai pas sa peine; levez-vous, lui dis-je, la perte que nous venons de faire a droit de nous affliger, mais elle est encore bien au dessous de celle que votre retardement m'a fait craindre. Il n'est plus question que de songer aux moyens de nous mettre à couvert des maux qu'elle entraîne avec elle, le peu de ressource qui nous reste, manquera bien-tôt, si le Ciel, ou notre industrie n'y pourvoient; pensez-y tranquillement, ajoutai-je; à ces mots je laissai *Pietro* seul.

Le lendemain il entra de bonne heure dans ma chambre, & me proposa l'exécution de ce qu'il venoit de méditer. Madame, me dit-il, je crois avoir trouvé un moyen, de pourvoir tout au moins à votre subsistance. Il avoit autrefois appris à relier des livres. Il me dit que si j'y consentois, il acheteroit des instrumens, qu'il mettroit peut-être en usage avec suc-

succès. J'y consentis ; nous étions contraints de prendre ce parti. *Pietro* loua donc une boutique, & fut assez heureux pour trouver des chalands. Mes peines en ont augmenté. Je me suis vûë obligée de faire le personnage humiliant de la femme d'un artisan ; chaque jour m'a fourni mille occasions de m'abaisser aux soins les plus pénibles, & dont je n'aurois pû me dispenser, sans m'exposer à être soupçonnée de déguisement. Heureuse encore, si cet abaissement m'eût affranchie des vicissitudes, qu'un sort funeste me fait éprouver par tout, mais à peine *Pietro* commençoit à s'établir, qu'il fallut tout abandonner.

On vint lui dire de plusieurs endroits, qu'il étoit accusé d'être complice d'une infinité de friponneries, dont un certain Juif s'étoit rendu coupable ; que quelques marchands de pierreries disoient l'avoir vû aller chez ce

D
Juif

Juif avec une croix trop précieuse pour lui appartenir légitimement, & que cette circonstance donnoit principalement lieu à l'accusation. Mais quoi qu'il en fut, le parti de la fuite étoit le plus sûr pour lui, qu'il se justifiéroit de loin s'il le pouvoit.

Cette nouvelle étoit plus que suffisante pour me déterminer absolument à partir, & même avec beaucoup de précipitation. Je pris le reste de mes pierreries, qui consistoit en très peu de chose, & à l'instant nous abandonnâmes le logis, sans que personne s'en apperçut. Nous restâmes quelques jours cachés à Rome, & nous en partîmes enfin pour arriver ici, après une pénible marche.

Il y a un an que nous sommes à Florence, où je n'ai essuié encore d'autre malheur, que le supplice continuel de la vie que j'y mene: mais tout y répand de l'a-
mer-

mertume. Je dois naturellement me trouver peu de disposition à lier commerce avec les femmes du quartier. Cette reserve m'attire leur haine; vous avez été témoin aujourd'hui des marques qu'elles m'en donnent, je n'y faisois que peu d'attention; mais vous êtes arrivée: vôtre présence m'a rendu sensible à la honte; enfin vous savez tout, & je n'ai plus rien à vous dire, sinon qu'il y a quelques jours que je vis *Silviano* dans une Eglise; je n'en fus pas vuë, & j'eus tout le tems de m'assurer que je ne me trompois point. J'en suis inquiete, comme vous pouvez le penser, & il y a trop long-tems que je n'ai point éprouvé de nouveau malheur pour n'avoir pas sujet d'en craindre.

Fin de la premiere Partie.



LES ILLUSTRES ANGLOISES.

SECONDE PARTIE.

N'Avoir plus à craindre les rigueurs d'un fort ennemi, parce qu'on les a toutes essuïées, est une espece de repos bien cruellement acheté. Les maux d'*Emilie*, quelques grands qu'ils fussent, n'étoient toutefois pas encore à ce point. Chaque moment lui présentoit quelque nouveau déplaisir, auquel elle ne s'étoit pas attenduë, & la dernière peine qu'elle éprouvoit, la rendoit de nouveau sensible à ce qui l'avoit précédée.

Il sembloit qu'elle n'eût joui dans les commencemens de sa vie, de toutes les douceurs de l'opulence, que pour éprouver plus cruellement aujourd'hui, tous les maux attachez à la pauvreté. Elle étoit née pour tenir quelque rang dans le monde, & elle se voïoit contrainte de renoncer à l'éclat de sa naissance & de son rang, pour se dérober à la haine d'un ennemi redoutable. Et quel est cet injuste ennemi ? C'est un Epoux, c'est l'objet d'un amour qui subsiste peut-être encore. Cet Epoux se présente sans cesse à son esprit armé contre sa vie. Quelle source de réflexions ! Mais elles étoient encore dévenuës & plus cruelles, & plus fréquentes depuis qu'elle craignoit que *Silviano* ne fut à Florence. Telles étoient les réflexions d'*Emilie*, quand un jour qu'elle étoit assise dans la boutique de *Pietro*, d'où elle regardoit dans la rue, *Silviano* vint à passer.

passer. Quel sujet de surprise pour *Emilie*? Elle ne savoit d'abord si elle devoit fuir ou demeurer, se cacher ou paroître. *Silviano* s'étant aperçu que mon E-poux faisoit la révérence, la fit aussi, & voulant voir la personne qu'il saluoit, il lui sembla la reconnoître. Quand *Emilie* l'envisageoit comme amant, elle le craignoit; c'étoit toutefois ce même *Silviano* à qui elle devoit la liberté, & peut-être la vie. Il se présentoit alors à son esprit sous l'idée d'un généreux libérateur, & l'heureuse expérience qu'elle avoit fait de son zèle, lui faisoit regarder son arrivée à Florence, comme un présage favorable. Pendant que ces réflexions l'occupoient, *Silviano* s'étoit approché, il étoit déjà auprès d'elle. Ah! Madame, c'est vous, s'écria-t-il, votre fuite ne m'en laisse pas douter; mais par quelle suite d'aventures êtes-vous en ces lieux, dans
la

la situation où je vous vois? Ils s'affirent, *Emilie* raconta à *Silviano* ce qui lui étoit arrivé depuis la nuit où elle s'étoit emparée de la barque. *Silviano* fut d'autant plus touché du récit d'*Emilie*, qu'il conservoit encore pour cette femme infortunée les sentimens de la plus vive tendresse. Il souffroit sur tout cruellement, de ne pouvoir rien faire pour changer sa situation. Elle exigea de *Silviano* qu'il lui dit ce qu'il devint, quand il s'aperçut qu'il étoit seul dans la cabane, & que la barque sur laquelle il contoit avoit disparu.

Je vous cherchai, dit-il, Madame, & ne pouvant douter de vôtre fuite, j'appris pour comble de désespoir, que vous vous étiez servie de la barque. Ce moïen que vous aviez pris pour fuir, me mettoit dans l'impossibilité de vous suivre. Je ne demeurai que le reste du jour dans la cabane, & pour ne m'y pas rencontrer à l'arrivée

de ceux qui devoient vous y venir chercher, j'en partis à l'entrée de la nuit. Je pris la route de Véronne. Mon dessein n'étoit pas de m'y arrêter ; je voulois seulement m'y pourvoir des moïens de vous chercher par toute l'Italie. Mais en m'informant en secret de ce qu'on disoit de votre fuite, j'appris avec douleur qu'on m'accusoit de vous avoir enlevée, & que *César* publioit que vous fuïiez moins pour éviter les persécutions, que pour continuer avec plus de liberté le commerce criminel, qu'il suposoit que nous entretenions depuis long-tems. Votre Epoux cherchoit à se justifier par cette calomnie, & tournoit ainsi contre vous & contre moi tout le ressentiment de vos parens, dont il devoit être le seul objet. Il y avoit par malheur assez de vraisemblance dans cette supposition : tout le monde la prit pour la vérité. Pour moi je ne pûs vous voir si injustement
ment

ment accusée, sans former la résolution de faire tout ce qui dépendroit de moi pour vous justifier. Je ne savois toutefois comment m'y prendre; il étoit difficile de vous justifier avec autant d'éclat qu'on vous accusoit, & si je ne vous justifiois avec éclat, tous mes soins étoient inutiles. On ne pouvoit effacer que publiquement la tache publique qu'on faisoit à votre gloire. Après y avoir pensé quelque tems, je crus en avoir trouvé le moïen.

J'écrivis à *César*, qu'il savoit assez que le bruit qu'il répandoit étoit faux, & que c'étoit pour cela que je n'irois point me justifier auprès de lui, comme j'allois le faire aux yeux de tous ceux qui ne savoient pas la vérité des choses; qu'il étoit vrai que je vous avois suivie, aussi-tôt qu'on m'apprit votre fuite, & que je vous avois même atteinte cette même nuit; mais que mon dessein étoit de

de vous ramener à lui, si vous ne m'aviez échappé. J'entrois dans un plus grand détail sur la manière dont je disois m'y être pris, & dont je voulois m'y prendre; j'ajoutois que j'étois mortifié que ce que j'avois entrepris pour son service fut susceptible d'une interprétation contraire, & je finissois en lui disant, qu'il ne devoit pas trouver mauvais, que je me fisse reconnoître innocent en justice du crime qu'il m'avoit imputé, puisque sans cela je demeuerois exposé à la rigueur des loix. J'écrivis aussi à votre Père; je lui communiquai mon dessein. Il a des amis à Vérone, & il étoit de son intérêt de me protéger. Je me mis en justice, & je demandai d'être reconnu innocent du crime, dont m'accusoit votre Epoux. On procéda incessamment à mon affaire à la secrete sollicitation de vos parens, & je fus renvoïé absous.

Ma justification, & la manière
dont

dont je la venois d'obtenir, firent un éclat qui ne laissa douter à personne de vôtre innocence ; car j'avois chargé *Hélène* de tout, & j'avois donné assez de raisons à vôtre fuite, pour rendre le nombre de ceux qui vous plaignoient plus grand, que celui de ceux qui vous trouvoient digne de blâme.

Je parus encore quelques jours à Vérone, & dans le dessein de vous chercher & d'éviter les effets du courroux de *César*, dont après ce que j'avois fait, je devois m'attendre d'être tôt ou tard la victime, je courus toutes les Villes d'Italie, où je pensois pouvoir vous trouver. J'arrivai à Rome, & je n'y avois été que peu de jours, quand je vis *Pietro* passer sous ma fenêtre. Je ne doutai point qu'il ne pût m'apprendre ce que vous étiez devenuë. Je le suivis, il entra dans une boutique semblable à celle-ci, dont on me dit qu'il étoit le maître. Il en

ressortit un moment après; je me hâtai pour le joindre; mais il entra quelque part, & je le perdis de vuë. Je revins le lendemain, espérant de le trouver chez lui: mais je fus bien étonné, quand en approchant de sa boutique, je la trouvai environnée de gens du voisinage, & de passans que la curiosité y attiroit. Je m'approchai, & je vis la boutique pleine de Sbires que la justice y avoit envoiez.

Je voulus savoir les particularitez de cette affaire. Une femme qui se trouva auprès de moi me dit, que celui à qui apartenoit cette boutique étoit un filou, qui avoit volé beaucoup de pierreries; que la vente d'une croix de diamans l'avoit découvert, & qu'il s'étoit sauvé avec une jeune femme, qu'il disoit être la sienne. Elle ajouta que cette femme étoit belle, & paroïssoit être une grande dame; qu'on avoit reconnu qu'elle en a-
voit

voit les manieres, bien qu'elle n'en eût pas les habits, & que sans doute elle n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître. A ces mots je me retirai pour ne laisser pas voir le trouble qu'ils venoient de produire. Je ne doutai point, Madame, que ce prétendu filou ne fut *Pietro*, & que la personne qui étoit avec lui ne fut vous ; quand au vol dont *Pietro* étoit accusé & qui eût pû me faire croire que je me trompois, je le regardai comme une injulte accusation : je soupçonnai même que cette croix dont on parloit étoit la vôtre, enfin j'étois dans l'embarras le plus cruel, je sortis ainsi de Rome, errant au hazard & desespérant de vous trouver jamais.

Emilie après avoir témoigné sa reconnoissance à *Silviano*, le pria de ne pas trouver mauvais qu'elle lui fit considérer de quelle importance il étoit pour elle qu'ils ne se

vissent plus. Quelque cachée, dit-elle, que je puisse être aux yeux de mes parens & de *César*, il n'est pas impossible qu'ils ne me découvrent, & si la chose doit un jour arriver, ce sera une consolation pour moi, s'ils ne me croient que malheureuse. *Silviano* n'étoit en effet pas le seul qui sût où étoit *Emilie*. Sa mauvaise étoile ne lui permit pas de demeurer plus long-tems dans une obscurité, que l'habitude alloit peut-être rendre supportable.

Mais avant que de vous raconter les nouveaux malheurs qui attendoient *Emilie*, je vous dirai, ainsi que je l'ai appris depuis, ce qui s'étoit passé à Vérone entre *César* & *Hélène*.

Hélène aprit avec un extrême dépit que tout ce qu'elle avoit mis en usage pour porter *César* à la vanger, devenoit inutile par la fuite d'*Emilie*. Toutes les douceurs qu'elle s'étoit promises à posséder

fans

sans obstacle le cœur de son Amant, & le plaisir de la vengeance s'évanouissoient; & l'éclat que la fuite d'*Emilie* alloit faire, devoit ouvrir les yeux de tout le monde sur ce qui l'avoit causée. La privation des douceurs qu'on chercheroit à se procurer par des voies innocentes, n'est pas si sensible, que la perte de celles qu'on alloit acheter par de grands crimes. La honte & la jalousie agitoient cruellement le cœur de la fiere & coupable *Hélène*. Elle accusa *Silviano* de lui avoir enlevé la victime qu'elle alloit immoler. Il partagea dès ce jour la haine implacable qu'elle conservoit pour *Emilie*; mais cette haine ne pouvoit agir alors: elle prit le parti de la dissimuler & de paroître plus tranquile.

César après la fuite de sa femme retourna à Vérone. *Hélène* y retourna aussi, & logea dans la maison qu'elle y occupoit ordinairement, & qui n'étoit pas fort éloignée

gnée de celle de son Amant. Elle en recevoit tous les jours des visites , qui souvent ne finissoient qu'avec la nuit suivante, & ils vé- curent ainsi dans ce tranquille désordre pendant tout le tems qu'*Emilie* fut à Rome, ou à Flo- rence.

Cependant les parens de celle- ci étoient sans cesse occupez de l'outrage que *César* leur faisoit dans la personne de leur fille : mais com- me ils ne pouvoient prouver qu'*E- milie* fut innocente , *César* ne s'en embarassoit guère. On savoit bien qu'il aimoit *Hélène* , & que cet a- mour étoit tout le crime d'*Emilie*, mais le relâchement, la bizarrerie des loix , ou plutôt l'intérêt de ceux qui veillent à leur exécution, tolere dans un mari ce qui rend sa femme criminelle. *César* condam- noit hardiment *Emilie* , sur l'apa- rence d'une infidélité , & ne se soucioit nullement de celle dont il étoit réellement coupable. Les pa-
rens

rens d'*Emilie*, n'ayant donc aucune prise sur *César* pour le faire repentir de son procédé, & pour laver l'affront qu'il leur faisoit, emploierent sans relâche toutes les voies de la douceur, pour le faire consentir au retour de sa femme, disant que bien qu'ils ne fussent point ce qu'elle étoit devenuë, elle étoit peut-être quelque part, d'où elle pouvoit apprendre ce qui se passoit à son sujet, & que si cela n'étoit point, ce seroit pour eux une très grande satisfaction, s'il la déclaroit innocente. Mais un obstacle empêchoit *César* de consentir à cette proposition, que lui faisoient non-seulement les amis de sa femme, mais encore les siens. On vouloit en vain lui faire remarquer le besoin qu'il pourroit avoir du crédit, & peut-être de la fortune de *Henri*; c'est ainsi que nous appellerons le Pere d'*Emilie*, qui se trouvoit alors à Vérone. Ces considérations étoient fortes, mais l'a-

l'amour qu'il avoit pour *Hélène* , & les soins que cette habile maîtresse prenoit de se le conserver , lui faisoient rejeter tout ce qui s'y opposoit , comme contraire à ses véritables intérêts. *Henri* se trouvoit alors à *Vérone* , & voyant qu'il n'obtenoit rien , s'avisa de susciter secrètement une affaire à *César* , dont les circonstances étoient telles , que si elles tournoient à son avantage , il s'élevoit à un degré éminent ; & si elles tournoient à son préjudice il se voïoit honteusement obligé de céder à ses concurrens. Cette affaire étoit ménagée avec tout le secret possible , & toute l'habileté dont les parens d'*Emilie* étoient capables. Ils y avoient employé des soins & des sommes, proportionnées à l'intérêt qu'ils prenoient au retour de la femme de *César* , & ils avoient disposé les choses de sorte , qu'il dépendoit de *Henri* de faire pencher la balance en faveur de son
gen-

gendre, ou de ses concurrens. *César* étoit dans l'âge de l'ambition, & il ne vît pas plutôt l'alternative qui s'offroit, qu'il en fit l'objet de toute son attention. Il eut bien voulu l'emporter sans le secours des parens d'*Emilie*, mais il n'étoit pas sûr pour lui de s'en flater. Occupé comme il l'étoit de mille projets différens, *Hélène* s'en vit négligée; elle s'en alarma. Tantôt elle croïoit *César* occupé d'un nouvel amour, & dans cette idée elle faisoit tous les efforts pour s'en éclaircir; tantôt moins affligée, elle croïoit que la passion de *César* étoit seulement refroidie, & alors elle mettoit en usage tous les secrets que son sexe emploie pour ranimer une flamme mourante. Elle se pare plus qu'à l'ordinaire, mais ce soin ne produit rien; elle affecte de la froideur, ce stratagème réüffit mieux, & s'il ne ranime pas l'amour de *César*, il réveille du moins sa jalousie; cet en-

fant

fant de l'amour propre s'empare de son cœur , & la conjoncture présente de ses affaires lui aiant plusieurs fois fait regarder *Hélène* comme la cause de son embarras , puis qu'elle l'étoit de sa mésintelligence avec sa femme , il s'anima davantage. Après tout ce qu'il a fait pour *Hélène* , il se croit un assez digne objet de son amour , & le soupçon d'en être méprisé , le jette dans des excès de rage , qui lui font presque oublier le soin de sa fortune.

César avoit un ami qui savoit le secret de son amour , & dont la maison étoit vis-à-vis de celle d'*Hélène*. Il fit part à cet ami de ses inquiétudes jalouses. Il se cachoit chez lui de tems en tems , pour voir qui entroit ou sortoit de chez sa maîtresse , & il éprouva qu'il est quelquefois dangereux d'aprofondir ce que l'on craint. *César* , comme nous l'avons dit , moins empressé qu'il n'avoit ac-

côu-

coûtumé de l'être , & d'ailleurs voulant donner carrière à *Hélène* , pour n'être pas lui-même par son assiduité un obstacle aux visites d'un autre , n'alloit la voir que très rarement , & passoit à la fenêtre de son ami le tems qu'il passoit autrefois chez elle ; ou s'il y alloit , loin d'y être les nuits entières , il en resortoit presque sur le champ.

Hélène qui aimoit *César* , on peut dire à la fureur , s'allarmoit tous les jours davantage, de la froideur dont elle voïoit tant de marques. Elle lui en fit des reproches , qu'il accusa en secret de dissimulation , & qu'il reçut avec un sang froid qui la désespéra. Elle crut enfin que les affaires , dont il disoit être occupé , ne seroient pas capables de le changer à ce point , s'il n'étoit attiré ailleurs par quelque nouvelle passion , & ils devinrent ainsi jaloux l'un de l'autre. Mais si *César* de son côté faisoit tout ce qu'il pouvoit

voit pour se convaincre, ou pour détruire ses soupçons. *Hélène* n'en faisoit pas moins, & n'eût point de repos qu'elle ne fût ou *César* passoit depuis quelques jours tout le tems, qu'il passoit autrefois auprès d'elle. Elle ne savoit comment s'y prendre: mais une grande passion qui s'empare du cœur d'une femme trouve-t-elle des obstacles, qu'elle ne surmonte? *Hélène* s'étoit pourvuë d'un chapeau, d'une perruque & d'un long manteau, & un soir que *César* sortoit de chez elle, comme il le faisoit depuis quelque tems, c'est-à-dire peu de momens après y être entré, il étoit à peine sur l'escalier qu'elle se couvrit du manteau, & des autres choses qu'elle avoit préparées, & elle se trouva prête à suivre *César* avant qu'il fut fort éloigné. Elle le suivit donc, ou crut le suivre; mais la violence du rôle qu'elle jouoit lui échaufa l'imagination, &

voïant

voïant deux hommes dans l'obscurité de la nuit, marcher devant elle, à quelque distance l'un de l'autre, elle s'imagina avoir été si-tôt travestie, qu'elle ne douta point que celui dont elle étoit le plus près, ne fut *César*, & elle le suivit comme tel. Celui qui marchoit quelques pas plus avant, enfila la première rue, elle n'y fit pas attention: c'étoit néanmoins son amant. Elle suivoit toujours à grands pas l'autre, qu'elle prenoit pour lui, & le vit entrer dans la maison d'une femme célèbre par ses galanteries. Elle retourna sur ses pas dans un dépit horrible, & entra chez elle aussi subtilement qu'il lui fut possible, pour n'être pas remarquée. Ses yeux étinceloient de rage, & son geste étoit furieux; la femme qui la servoit en fut effrayée. Le traître, s'écria *Hélène*, en jettant les habits qui la déguisoient, le traître ose me préférer une telle Rivale!

Pen-

Pendant qu'*Hélène* déclamoit ainsi contre l'infidélité prétendue de *César*, celui-ci n'étoit pas plus tranquille, il n'avoit enfilé la première rue en sortant de chez sa maîtresse, que pour se rendre par une porte de derriere dans la maison de son ami, d'où il prétendoit faire le guet, ce soir-là comme les précédens. Il arriva à son poste, assez tôt pour voir malgré l'obscurité, une figure d'homme qui entroit chez *Hélène*. Le mur de la maison étoit blanc ; c'étoit un fonds favorable à la curiosité de *César*, qui distingua assez l'objet, pour voir qu'on entroit furtivement, & le nez dans un manteau. L'avez-vous vû, dit *César* à son ami, d'un ton furieux ? Ah ! c'en est trop, il faut qu'elle périsse. Est-ce donc là le prix de ce que j'ai fait pour elle ? Elle me sacrifie, moi qui lui ait tout sacrifié. Ah ! *Emilie*, s'écria-t-il dans cet endroit, par un mouvement de repentir ;

repentir; ah! *Emilie*, que ton innocence me rend coupable.

Cependant *César* sort de chez son ami, formant mille desseins différens. Il court chez *Hélène*; il monte l'escalier sans se faire entendre, & l'épée à la main, il se prépare à la plonger bientôt dans le sein de son Rival. Il traverse avec précipitation l'appartement d'*Hélène*; elle étoit prête à se mettre au lit. Il l'entend d'assez loin se plaindre, il s'imagine que ces plaintes s'adressent à son Rival, qu'il croit présent. Tu vas être vengée, s'écria-t-il, en poussant la porte de la chambre d'*Hélène*; il jette par-tout ses regards furieux, mais il ne voit qu'elle & sa femme de chambre: il croit que son Rival s'est échappé par quelque issue qu'il ignore; sa colère éclate en imprécations & en menaces. *Hélène* en fait autant; il n'y eut jamais une scène pareille à celle qu'une jalousie réciproquement in-

juste

juste leur fit faire. *César* cherchoit une victime, & peu s'en fallut qu'il ne fit tomber sur sa maîtresse, le coup dont il menaçoit son Rival. Frappe, lui crioit *Hélène*, qui étoit bien éloignée de deviner le sujet de son courroux, frappe, puis qu'il est arrêté que je dois mourir de la main de ta femme ou de la tienne.

Ils étoient tous deux innocens du crime, dont ils s'accusoient : mais ils ne pouvoient s'empêcher de s'en croire coupables ; ils n'étoient pas dans des dispositions propres à un raccommodement. *César* fortit en faisant des sermens horribles qu'il ne reverroit jamais *Hélène*, & qu'il l'abandonnoit à toujours. On en avertit *Henri*, qui dans ce tems-là venoit de découvrir le séjour & la situation de sa fille. *Pietro* avoit été l'innocente cause de cette découverte. Quelques personnes de sa connoissance, allant & passant à Florence, l'avoient reconnu.

Il leur avoit demandé le secret ; mais ils ne furent pas plutôt arrivés à Vérone, qu'ils firent confidence de leur découverte à leurs amis, & peut-être à leurs femmes. Les domestiques de *Henri* furent les premiers, qui apprirent des nouvelles de sa fille, & tout Vérone fût enfin qu'*Emilie* étoit à Florence.

César fut peu de tems sans l'apprendre, les parens d'*Emilie* tenoient un rang considérable, & son aventure étoit assez singulière, pour faire bientôt le sujet de toutes les conversations. Il aprit donc, que sa femme passoit misérablement ses jours dans un coin de l'Italie ; il se reconnoissoit pour l'unique cause des malheurs de cette infortunée : Il en est, qui ont le droit d'inspirer une fois de la compassion aux cœurs les plus endurcis ; *César* en ressentit en apprenant le sort de sa femme. On ne publioit rien à son désavantage, &

l'on ne raportoit pas une seule circonstance, qui donnât la moindre atteinte à sa gloire ; la manière dont elle vivoit, témoignoit de son innocence.

César étoit en général, dans des dispositions assez avantageuses pour *Emilie* ; celles où il se trouvoit contre *Hélène*, & le besoin qu'il avoit de *Henri*, contribuèrent beaucoup à les affermir. *Henri* lui faisant parler dans ce tems-là, ceux qui se mêlèrent de cette affaire, ne rencontrèrent aucun obstacle ; *César* accepta les conditions qu'on lui proposoit, & on ne parla plus que d'oublier les injustes soupçons, qui avoient causé de si étranges désordres. *Belton*, Frère d'*Emilie*, & une parente de *César*, nommée *Lucrèce*, partirent de Vérone, pour aller prendre une connoissance plus parfaite de ce qu'on publioit d'*Emilie*. Ils la trouverent comme nous l'avons laissée, priant *Silviano* de ne la plus voir ; mais il

il l'avoit assez vuë : sa présence
cette seule fois , alloit causer tout
le mal qu'on en pouvoit craindre.
La surprise d'*Emilie* fut extrême
à la vuë de son Frère & de *Lucrèce*
qu'elle connoissoit. L'état où el-
le se trouva ne s'exprime point, on
ne le conçoit qu'à peine. La joie
de revoir un Frère , l'embarras où
la jettoit la présence de *Lucrèce* ,
& l'inquiétude de se trouver avec
Silviano ; quel trouble ! Que de
réflexions à la fois ! Craindra-t-elle
encore l'autorité indiscrete de
ses parens , ou les menées de sa
Rivale ? ou plutôt , ne se flatera-
t-elle point , qu'un sort plus favo-
rable vient enfin terminer ses
maux , & la récompenser de la
constance avec laquelle elle les a
soufferts ? Quand on a été long-
tems malheureux , on se livre ai-
sément à l'espoir de cesser de l'être.
Mais que pensera-t-elle de la
rencontre de *Silviano* ? De quel
côté qu'elle envisage toutes ces

circonstances , elle ne peut qu'en être troublée. Une infinité de réflexions semblables l'agitoient , & peu s'en fallut , que les forces ne lui manquaissent.

Silviano étoit dans une peine extrême, de se trouver auprès d'*Emilie* , dans l'instant que *Belton* & *Lucrèce* y arrivoient. Il sembloit par la bizarrerie de cette rencontre, que le sort l'eût destiné à desservir *Emilie* malgré lui. Dans cette première pensée, il voulut se retirer, pour n'être plus exposé à faire un personnage, qui pouvoit faire beaucoup de tort à la réputation d'*Emilie* , & il eût aussi voulu demeurer, pour instruire lui-même *Belton* & *Lucrèce* du hazard qui l'avoit amené dans ce lieu.

Cependant la parente de *César* & le Frère d'*Emilie* , sentirent un secret déplaisir de trouver *Silviano* chez elle. *Belton* craignoit que cette rencontre ne fit de l'ombrage

ge à *Lucrece* ; & celle-ci ne pût en effet s'empêcher de soupçonner la vertu d'*Emilie*. Je vous revois dit-elle à son Frère, & mon trouble vous fera peut-être soupçonner, que je ne vous revois pas avec joie ; toutefois je me livre à celle que je sens, jusqu'à ce que je sache, si ce qui vous appelle à Florence, n'a rien d'affligeant pour moi : & de vous, Madame, dit-elle à *Lucrece*, que dois-je en espérer ? Est-ce *César* qui vous prie de venir jusqu'ici ? Sa haine n'est-elle pas satisfaite ? Veut-il encore ajoûter à mes infortunes, en m'en envoiant des témoins ? *Silviano* se retira à cet endroit, & *Belton* parla de cette manière à sa sœur. Ma présence, lui dit-il, doit vous assurer que vous n'avez rien à craindre de la part de votre Epoux ; je ne me ferois pas chargé d'une commission contraire à vos intérêts. Non, ma sœur, l'aveuglement de *César* a cessé ;

Il ne tiendra qu'à vous d'en voir des marques. Personne, il est vrai, n'eût jamais plus de sujet que vous de se plaindre d'un Epoux ; mais enfin, s'il est un tems pour le repentir, n'en est-il pas un pour le pardon ? fermez les yeux à tout ce qui pourroit vous empêcher de lui accorder celui qu'il vous demande ; cessez de le haïr, & si vous ne pouvez l'aimer, du moins plaignez-le ; que son crime excite moins votre haine que votre compassion ; peut-être vous l'en trouverez digne, si vous considerez, que nôtre intention n'est pas toujours la cause directe de nos égaremens ; ne sommes-nous pas alors plus dignes de pitié que de haine ? mais aujourd'hui que *César* se repent, la raison seule cause son repentir : elle y a plus de part qu'elle n'en eut à son crime. Regardez donc moins à son crime qu'à son repentir ; pardonnez à cet Epoux, dont l'infortune s'accroît par la vôtre ;

ne

ne l'imitez point dans sa haine, & rendez-vous aux tendres sollicitations de son amour ; terminez réciproquement vos maux. Tout Vérone qui fait votre histoire, qui vous plaint, & qui vous admire, vous plaindra, vous admirera davantage, quand à la fermeté avec laquelle vous les avez supportez, vous ajouterez une vertu infiniment plus rare encore ; je veux dire le généreux mépris des injures les plus atroces, en faisant de votre ennemi passé le plus heureux de tous les hommes. Rendez-vous à votre Epoux, rendez-vous à votre Famille, ajoutoit *Belton*. Un tendre Père vous tend les bras, & peu s'en est fallu, que dans l'impatience de vous revoir, il n'ait porté jusqu'ici ses pas chancelans. Ce vieillard, prêt à succomber sous le poids des années, vous chérit, vous appelle ; votre refus anticiperoit sa chute, épargnez-vous ce regret.

E 5

Belton

Belton & la parente de *César* dirent encore beaucoup de choses à *Emilie*, pour la disposer à les suivre sans répugnance. Elle se rendit enfin; mais ce ne fut toutefois qu'à condition qu'on ne lui parleroit jamais de *César*. En effet, il n'y avoit guere d'apparence qu'elle pût se résoudre à retourner avec lui, pendant que tout ce qui l'environnoit, étoit encore comme autant de témoins, de la haine de cet injuste Epoux. C'est comme de ses mains qu'il l'a revêtue de cet habit grossier, qu'elle porte encore, & *Pietro* ne s'offre jamais à sa vue, qu'elle ne se rappelle l'affreux moment, où il recevoit de la main de ce barbare, l'instrument & le prix de sa mort. Ce ne fut donc qu'à condition qu'on ne la contraindrait pas de retourner auprès de lui, qu'elle se disposa à partir. *Pietro*, redoutant le ressentiment de *César*, ne vouloit pas la suivre, mais elle l'y obli-

obligea, pour être plus à portée de faire éprouver à ce vieux & fidèle domestique, les effets de sa reconnoissance.

Les dispositions d'*Emilie* étoient dans ces momens semblables à celles de ceux, qui contemplent du rivage les fureurs d'une mer agitée, dont ils viennent d'encourir les dangers; ils en frémissent encore; ils sont surpris d'y avoir échapé. Telle étoit la surprise de cette femme infortunée: mais ce rivage n'est point encore le port; elle marche sur un sable mouvant, qui doit bien-tôt lui ouvrir un précipice.

Cependant *Silviano* avoit toujours conservé pour elle les mêmes sentimens. Son amour venoit même de s'accroître, par le plaisir d'en retrouver l'objet. Il ne pût voir sans un dépit mortel, qu'un sort fatal trouvât toujours de nouveaux moïens de l'en éloigner, après l'en avoir rapproché.

Tout contribuoit à rendre le voiage d'*Emilie* agréable; déjà elle s'approche de Vérone. Cent mouvemens de joie & d'impatience occupent son ame. C'est une grande préparation pour le plaisir, que de succéder à une longue peine; *Emilie* éprouve la plus parfaite satisfaction, quand une poussière s'élevant à quelque distance, fit remarquer une troupe de cavaliers, qui de leur côté, apercevant aussi l'équipage d'*Emilie*, furent bien-tôt assez près d'elle, pour lui faire distinguer *César* à leur tête. Quel spectacle pour *Emilie*! de voir tout à coup cet Epoux lui demander respectueusement, qu'elle lui permette d'occuper dans sa litière, la place qu'une femme de chambre occupoit. Sur quel ton le prendra-t-elle? *César* soumis & empressé, fera-t-il si-tôt oublier *César* tiran & perfide? Est-ce un Epoux, à qui elle puisse se livrer, ou un ennemi, qu'elle

qu'elle doive encore craindre ? étrange alternative ! Que fera *Emilie* , à la vuë d'un homme qu'elle aima , qu'elle devroit haïr , & que toutefois elle trouve encore aimable ? Un reste d'amour, que la présence de cet Epoux vient de ranimer , sollicite en sa faveur ; cette étrange passion , quoi qu'on ait fait pour l'étouffer , renaît souvent de sa cendre. Le moment étoit venu , où elle devoit reprendre ses droits dans le cœur d'*Emilie*. Est-ce vous qui me parlez , dit-elle à *César* , après avoir gardé quelque tems le silence ? Bon Dieu ! Est-ce moi qui vous écoute ? D'où vient que je ne vois plus en vous cet implacable ennemi ? D'où vient même que j'y cherche le contraire ? Mes dispositions ont-elles changé , ou ne seroient-elles qu'une suite secrète du changement des vôtres ?

Ne rapellez pas un funeste souvenir , Madame , interrompit *Cé-*

far, de grace, ne me cherchez point dans le passé, ne me reprochez point mon crime; ou si vous me le reprochez encore, & que vous ne le croïiez pas assez expié par mon repentir, souffrez que je m'en punisse, & que je vous vange; mais je suis assez puni, & vous seriez assez vangée, si vous pouviez voir ce qui se passe dans mon ame. J'ai honte de paroître à vos yeux, & de vous demander une grace que vous pourriez peut-être me refuser sans injustice. Je ne puis vous montrer mon repentir que par des discours, & qu'est-ce que des discours, pour effacer en un moment à vos yeux une longue suite de crimes? Encore une fois, que ne pouvez-vous voir dans mon ame? Rien n'est si cruel que de n'être plus coupable & de le paroître encore!

César ne cessoit de dire à *Emilie* les choses les plus touchantes, & elle s'accoutumoit à regarder
fa-

favorablement cet Epoux , qui, content du pardon qu'il commençoit à lire dans les yeux d'*Emilie*, faisoit mille projets pour le mériter, & s'excitoit ainsi à des sentimens d'amour & de reconnoissance, qui toutefois n'occupoient point encore son ame, autant qu'il l'auroit souhaité: néanmoins il acheva de vaincre tout le ressentiment d'*Emilie*. Elle fut satisfaite du changement de son sort, & ne s'occupa que de l'espoir d'en goûter les nouvelles douceurs. Dans ces dispositions, ils arrivèrent à Vérone; la maison de son Père, où elle descendit, se trouva pleine de personnes, qui prenoient part à son retour; tous ceux que son malheur avoit touchés, furent charmez de la revoir plus heureuse. Cette joie presque publique, occupoit sur-tout le cœur du Père d'*Emilie*; ce vieillard attendri versoit des larmes en embrassant sa fille: puis lui prenant

nant la main, & la joignant à celle de *César*, je mourrai satisfait, leur dit-il, après le bonheur que j'ai de reserrer les nœuds qui vous lient. Veuille le Ciel, exaucer la prière que je lui fais, de les rendre indissolubles. Je succomberai sans doute bien-tôt sous le poids de mes années; mais je souhaiterois d'en être dans ce moment accablé, si j'avois à craindre de voir encore entre vous des restes de discorde. A ces mots *César* & *Emilie* s'embrassèrent, & se jurèrent réciproquement un amour éternel; les festins, le bal & les autres divertissemens, se succéderent, & furent continués pendant plusieurs jours, après lesquels *Emilie* retourna dans la maison de *César*.

Cependant *Hélène* n'avoit non-seulement aucunes nouvelles particulières de son amant, mais encore elle n'avoit pû lui en faire parvenir des siennes, depuis la

ter-

terrible nuit, où elle avoit crû le fuivre. *César* lui avoit constamment renvoïé, sans les ouvrir, toutes les lettres qu'elle lui avoit écrites, & ce procédé dans lequel il s'obstinoit, l'avoit mise dans un désespoir proportionné à son amour, & au besoin qu'elle avoit de *César*, sans la liberalité duquel elle ne pouvoit vivre. Si ce désespoir d'*Hélène* ne pût s'accroître, du moins fut-il extrêmement ranimé, à la nouvelle du retour d'*Emilie* & de son triomphe. Quels projets pleins de rage ne forma-t-elle point contre cette innocente Rivale ? Combien de fois jura-t-elle d'entreprendre sur *Emilie*, ce qu'*Emilie* avoit autrefois entrepris sur elle ? *Hélène* furieuse n'espéroit plus qu'en sa vengeance, & cette passion dangereuse, lui inspira bien-tôt toutes ses fureurs.

Elle avoit appris, en s'informant des particularitez du retour d'*Emilie*, que *Silviano* étoit à Florence, &

& qu'il s'étoit trouvé auprès d'elle à l'arrivée de *Lucrece* & de *Belton*. Cette circonstance lui parut très propre à noircir de nouveau *Emilie* dans l'esprit de *César*, à qui on l'avoit cachée. *Hélène* prit des mesures pour la lui faire savoir indirectement. Elle chargea plusieurs personnes, qui étoient dans ses intérêts, de rendre publique cette circonstance, qui venant enfin jusqu'à *César*, lui fit d'autant plus d'ombrage, qu'on lui en avoit fait un secret.

Il s'étoit écoulé plusieurs mois depuis le retour d'*Emilie*, & *César* avoit eu tout le loisir de s'apercevoir, que les mouvemens qu'il avoit éprouvés à l'arrivée de sa femme, étoient moins l'effet d'une véritable tendresse, qu'une suite naturelle des circonstances de sa réunion. Elle avoit été assez extraordinaire, & assez touchante, pour causer en lui une émotion équivoque, qu'il avoit pris
pour

pour de l'amour, bien que ce ne fut, tout au plus, qu'un peu de compassion & de surprise. Il s'étoit d'autant plus aisément trompé, sur les dispositions, où il croïoit être en faveur d'*Emilie*, qu'il étoit déjà dans l'erreur sur celles, où il étoit pour *Hélène*; mais le tems développa ses sentimens. Il s'aperçût qu'il n'étoit pas né pour aimer sa femme, en même tems qu'il crut reconnoître que sa haine pour sa maîtresse n'étoit qu'un amour déguisé. Quand cette passion s'est une fois fortement établie dans un cœur, elle prend, plutôt que de l'abandonner, toutes les formes qui peuvent l'y tenir caché, & lui faire ainsi éviter des combats, où souvent elle seroit vaincuë. Et de tous les noms dont l'amour peut se déguiser, celui de la haine étant le moins suspect, c'est aussi celui qu'elle emprunte ordinairement.

César n'aprit point sans inquiétude, que *Silviano* étoit à Florence, quand *Emilie* en partit; mais ce ne fut point une inquiétude jalouse; il se reprochoit seulement la facilité avec laquelle il avoit consenti à son retour, & il étoit en même tems sensible au secret plaisir d'abandonner encore une fois cette infortunée. *Hélène*, sans savoir quelles étoient les dispositions de *César*, emploïa très à propos dans ce tems-là un nouveau stratagème, pour le rapeller. Elle prit un air saint & mortifié, & dans un ajustement modeste, elle fut trouver le Confesseur de son Amant. Mon Père, lui dit-elle, d'une voix humble, vous connoissez *César*, & je sai que je ne pouvois mieux m'adresser, pour lui faire recevoir une proposition qui intéresse sa conscience. J'ai longtems vécu avec lui dans un désordre qui me fait horreur; il m'a aban-

abandonnée, & j'en rends graces au Ciel, puisque peut-être sans cela, je n'eusse jamais pû former le salutaire dessein d'abandonner le monde, comme je suis prête à le faire, si *César* pour dernière grace, veut bien m'accorder quelque petite somme, avec laquelle je puisse être reçue dans une Communauté. Voilà, ajouta-t-elle, une lettre ouverte, que vous pouvez lire, & que je vous prie de lui donner; je viendrai dans quelques jours savoir sa réponse.

Le Religieux ne rebuta point *Hélène*, il lui promit qu'il tâcheroit de se bien acquitter de sa commission. Il avoit de la charité. Une *Madélaine* est d'ailleurs de toutes les pénitentes, celle que l'on traite avec le plus de douceur, soit qu'on suppose qu'elle est accoutumée à la complaisance, soit qu'on l'admire à proportion des difficultez de son repentir,

Cette

Cette lettre a été publique avec les aventures d'*Emilie*.

HÉLENE à CÉSAR.

J'ai résolu d'entrer dans un Convent ; mais, hélas ! que j'ai bien lieu de douter du mérite de cette action, puis que je ne renonce au monde, qu'après que vous avez renoncé à moi. Toutefois après tant de crimes, c'est le seul parti qui me reste à prendre ; mais la Providence veut vous faire partager le mérite de ma retraite ; & je me flatte que comme vous fûtes la cause de mes déréglemens, vous ne refuserez pas d'être l'instrument de ma pénitence. Accordez-moi le moïen d'entrer dans quelque Ordre austère ; c'est la dernière grace que je vous demande. Adieu.

Cette lettre & les discours du Religieux, produisirent l'effet qu'*Hélène* en attendoit. *César* eut peut-

peut-être eu la force de renoncer à elle, mais il n'avoit pas celle de souffrir qu'elle renonçât à lui. Ce sentiment de vanité, si naturel aux Amans, se joignant à l'amour qu'il avoit encore pour *Hélène*, il ne pensa plus qu'à lui faire changer de dessein. Il courut chez elle; tout y respiroit la pénitence. La nécessité avoit dégarni la maison de bien des ornemens, il l'attribuë à la dévotion. *Hélène* même se fit honneur d'un abattement & d'une pâleur, qui n'étoit que la suite d'une abstinence involontaire.

La beauté n'est jamais plus dangereuse, que quand elle paroît sous un ajustement simple & accompagné de langueur. *César* fut touché de celle d'*Hélène*, & sans le souvenir de cet homme, qu'il croïoit avoir vû entrer furtivement chez elle, & qui lui paroïsoit un obstacle éternel à sa justification, il l'auroit cruë innocente,

te, tant il fouhaitoit qu'elle le fût. Il commença à lui faire des reproches, à lui témoigner combien il avoit de regret, qu'elle eut mis par son infidélité un obstacle infurmontable à leur réconciliation. *Hélène*, ne sachant ce qu'il vouloit dire, protesta de son innocence. *César* s'expliqua; elle se rappella son déguisement, elle en fit le détail à *César*. Il est bien aisé à une belle femme de se justifier, quand l'innocence & l'amour parlent pour elle. *Hélène* n'eut pas beaucoup de peine à persuader à *César* que c'étoit elle-même, qu'il avoit vû entrer chez elle, sous l'habit d'un homme; & ajoutant par occasion, que ce déguisement lui avoit été funeste en plus d'une manière, elle dit à *César*, qu'elle l'avoit vû aller dans une maison suspecte, & que c'étoit contre lui qu'elle déclamoit, quand il étoit entré dans sa chambre, l'épée à la main.

Cé-

César satisfait de la justification d'*Hélène*, se justifia à son tour. Ils se dirent tout ce qui pouvoit servir à les assurer du retour mutuel de leur tendresse. Leur raccommodement fut accompagné de toutes les circonstances, qui pouvoient le rendre plus agréable. Il ne manquoit plus au triomphe de cette Amante, que la défaite entière d'*Emilie*; elle ne se contentoit pas de lui enlever le cœur de son Epoux, elle vouloit encore lui ôter jusqu'à l'apparence de le posséder.

Cependant *Emilie*, s'apercevant depuis quelque tems des dispositions de *César*, commençoit à se repentir de s'être encore une fois exposée à son mépris & à sa haine, & s'abandonnoit de nouveau à la cruelle douleur d'en être haïe & méprisée. *Hélène* de son côté, ne pensant qu'à mettre la dernière main à la perte d'*Emilie*, ne fut pas long-tems sans en tenter les moïens,

moïens, que sa haine & sa jalousie ne manqueraient pas de lui suggérer. Un domestique de *César*, qu'*Emilie* avoit fait chasser, lui fournit le principal instrument de la ruine de sa Rivale, si l'on peut appeler ainsi l'infortunée *Emilie*. *Hélène* fit appeler secrètement ce domestique, dont elle étoit connue depuis long-tems; & après avoir augmenté sa sensibilité pour les mauvais traitemens, qu'il prétendoit avoir reçûs, elle lui proposa deux choses, qui ne pouvoient manquer d'être acceptées; c'est-à-dire, les moïens de se venger d'*Emilie*, & outre cela une récompense considérable, s'il s'acquittoit habilement de ce dont elle vouloit le charger. *Fancelle*, c'étoit le nom de ce domestique, fit mille protestations de fidélité & de zèle; & *Hélène* l'instruisit de sa commission. Il devoit aller trouver secrètement *Silviano* à Florence; il en étoit connu pour un des
gens

gens de *César*. Cette circonstance étoit nécessaire aux desseins d'*Hélène*; elle le chargea d'une lettre, dont l'effet devoit amener ses projets à l'exécution, & il partit incessamment.

Il arrive à Florence, il cherche *Silviano*, & ne pensant qu'à s'acquitter habilement de la commission qui lui étoit confiée, il s'adresse à lui, & lui parle ainsi, suivant l'ordre secret d'*Hélène*. Seigneur, lui dit-il, vous savez que j'appartenois à *César*; il m'a chassé, & vous serez surpris que ce soit pour vous en dire le sujet, que je viens vous chercher à Florence. *Emilie*, continua ce fourbe, ne sachant comment vous faire tenir une lettre avec sûreté, m'a choisi pour cela; mais comme je ne pouvois prendre cette commission, étant encore au service de *César*, nous sommes convenus que je donnerois lieu par quelque faute, à me faire chasser.

Il ne nous a pas été difficile d'y réüssir; quoi que *César* refuse tout à sa femme, il ne lui a pas refusé le congé d'un valet accusé d'insolence. *Emilie* après m'avoir dédommagé de ce que je pouvois perdre par cette démarche, m'a chargé de vous rendre cette lettre. *Silviano*, dans la surprise la plus agréable qu'on puisse imaginer, prit des mains de *Fanelle* la lettre qu'il lui présentait de la part d'*Emilie*; il l'ouvrit avec précipitation, voici ce qu'elle contenoit.

S'il vous souvient combien j'eus autrefois besoin de votre secours, vous n'apprendrez pas sans émotion, qu'il m'est plus nécessaire qu'il ne me l'a jamais été. *Hélène* me persécute; *César* me hait & me méprise; mes parens ne veulent pas que je m'affranchisse de tous ces maux, en retournant auprès d'eux; enfin je crains tout le monde, & je n'espère qu'en vous.

Si

Si mon espoir n'est pas déçû, informez-vous des moïens de le remplir, le Porteur vous en instruira. Venez; la confiance que j'ai en vous me délivrera de la moitié de mes craintes.

Silviano tout à coup séduit par les aparences de son bonheur, n'eut pas le moindre soupçon du piège qu'on lui tendoit; il s'abandonna sans réflexion au plaisir de penser, qu'il pouvoit être utile à *Emilie*, & qu'il alloit sans doute bien-tôt, recevoir le prix de sa constance & de ses services. *Silviano* eut dû se rapeller la fierté qu'*Emilie* avoit fait paroître en d'autres rencontres; il eut trouvé peu de vraisemblance à se voir ainsi appelé; mais une pensée qui nous flatte, n'est que foiblement combattue. L'idée d'un bonheur plein de charmes, & dont son imagination étoit déjà comme enivrée, l'aveugle entièrement. D'ailleurs, il ne soupçonnoit point

que les caractères de la lettre qu'il venoit de recevoir, ne fussent pas de la femme de *César* ; il n'avoit jamais vû de son écriture, & connoissant le porteur de cette lettre, il ne restoit aucun jour à former le moindre doute sur la réalité de sa commission.

J'étois encore à Florence ; il me fit part de cette nouvelle, & j'avouë que je ne pûs m'empêcher de croire comme lui, qu'*Emilie* étoit changée. Une femme que son époux maltraite, n'est pas toujours à l'épreuve de la constance d'un amant. Il étoit bien difficile de n'être pas la dupe de tant d'apparences. Enfin *Silviano* & *Fanelle* prirent ensemble la route de Vérone. Ils s'y logerent secrètement ; & *Fanelle* le quitta pour quelque tems, feignant d'aller prendre des mesures, pour faire savoir leur arrivée à *Emilie*. *Silviano* attendoit impatiemment son retour. Les inquiétudes qu'on ressent

sont dans les momens qui précèdent celui, où l'on doit revoir une maîtresse sensible, ne peuvent être connus, que de ceux qui les ont éprouvés. Le moment où naît l'esperance, & celui où elle doit être satisfaite, ne seroient qu'un même moment, s'il dépendoit de nous de les réunir; l'espace qui les sépare, est de trop à notre vie.

Fanelle cependant instruisoit *Hélène* du succès de son stratagème, & recevoit d'elle, un ordre de conduire *Silviano* la nuit suivante, par une porte secrète, dans un cabinet qui donnoit dans la chambre où couchoit *Emilie*. Elle en avoit encore la clef, dont elle s'étoit servie autrefois, lors qu'elle étoit chez *César*, sans être vue de ses gens. Son raccommodement avec celui-ci étoit parfait, & il la voïoit très souvent. Elle avoit évité de lui parler d'*Emilie*, de peur de se rendre suspecte, se

réervant de le faire avec succès, quand elle auroit tout disposé pour la perdre. *César* la vint voir ce jour-là, & cette odieuse fille, après avoir disposé l'esprit de son Amant en sa faveur, par tout ce qu'elle crut y être propre; j'ai, lui dit-elle, à vous apprendre des choses, au sujet d'*Emilie*, qui vont aparemment vous revôlter contre moi : vous les prendrez peut-être pour des artifices de malice, ou pour des desseins de vengeance. Ces passions, ajouta-t-elle, que j'ai lieu d'entretenir pour *Emilie*, pourroient m'être permises, & vous en pardonneriez les effets : mais je jure qu'elles n'ont nulle part à ce que je vais vous dire, & que l'amour seul que j'ai pour vous, m'empêche de vous le laisser ignorer. Au reste, je n'exige point que vous m'en croïez; vous n'en croirez que vos yeux, sans doute ils ne vous tromperont pas en vous décou-

cou-

couvrant l'infidélité d'*Emilie*, comme ils le firent quand vous me crûtes infidelle. Ce n'est pas une conjecture, ajouta-t-elle, *Emilie* vous deshonore. Ce même *Silviano* qui l'aima, l'a toujours aimée, & l'aime encore. Une aveugle prévention vous a fait douter du crime de ces amans; mais vous en allez être convaincu. Ce fut lui qui l'arracha de vos mains, quand elle vous quitta, il l'a accompagnée dans ses voïages; il a vécu avec elle pendant son séjour à Florence, & il jouït encore tranquillement du même plaisir, dans votre maison même, où *Emilie* le reçoit chaque nuit.

César interrompit ici *Hélène*. Il ne pouvoit retenir davantage les mouvemens, qu'un pareil discours excitoit dans son ame; il flotoit violemment entre le doute & la persuasion. Il reconnoissoit qu'*Hélène* étoit suspecte dans une telle accusation; mais elle en appelloit

au témoignage de ses propres yeux. Elle le laissa quelque tems dans ces dispositions irrésoluës, & ne reprit la parole, que quand elle crût s'apercevoir qu'il souhaitoit d'en apprendre davantage. Le domestique que vous avez chassé, reprit-elle, est amoureux depuis long-tems de ma femme de chambre, il est du secret d'*Emilie*, & ma femme de chambre est du sien; voici ce que j'ai sù par son canal.

Fanelle s'est fait chasser à la sollicitation d'*Emilie*, afin d'être plus en état de la servir; elle l'a récompensé libéralement de cette démarche, & de plusieurs autres qu'il a faites depuis. Il conduit *Silviano* toutes les nuits dans l'appartement d'*Emilie*, par le même escalier qui m'y conduisoit, quand vous l'occupiez; cette nuit même quelques momens avant le jour, il doit encore l'y conduire. Voilà tout ce que j'avois à vous apren-

apprendre ; vous savez le tems & le lieu , il ne tiendra qu'à vous d'être témoin de la vérité.

César ne laissa pas le tems à *Hélène* d'en dire davantage ; il éclata en imprécations , & jura que *Silviano* & *Emilie* marqueroient de leur sang cette nuit fatale. *Hélène* le voïant dans les accès de la rage , qu'elle venoit de lui inspirer , se félicitoit en secret du succès de sa détestable perfidie. Le triomphe de sa haine & de son amour lui caufoit une barbare joie , qu'elle avoit bien de la peine à cacher. *César* fort : elle s'y livre sans contrainte ; tout réüffit selon ses desirs. *César* est irrité. *Silviano* & *Emilie* ignorent trop le destin qu'on leur prépare , pour songer à l'éviter ; & *Fanelle* , dont l'indiscrétion pourroit quelque jour découvrir ses crimes , doit être le premier sacrifié ; fort ordinaire de ceux qu'on emploie à de semblables ministères. *Hélène* le fait ve-

F 6. nir,

nir , & après lui avoir donné des marques de sa libéralité , elle le charge d'aller annoncer à *Silviano*, qu'il a ordre de l'introduire dans l'appartement d'*Emilie* , par un escalier dérobé. *Fanelle* fait sa commission , & *Silviano* averti se prépare à le suivre. L'heure approche ; la nuit est déjà avancée. Partout regnent le silence & l'obscurité ; tout repose dans un profond sommeil ; *Emilie* même n'en est pas exceptée. C'est trop innocemment qu'elle cause tant de trouble , dans les cœurs de ses ennemis & de *Silviano* , pour y avoir part , & elle mérite trop peu le malheur qu'on lui prépare , pour le craindre.

César abandonné à des mouvemens furieux , est bien éloigné de se livrer ainsi aux douceurs du sommeil. Il s'est introduit secrètement dans la chambre de sa femme , & là il croit voir paroître à tout moment , la victime qu'il brû-

le

le d'immoler. Le repos dont jouit *Emilie*, fait avec le trouble dont il est agité, un contraste, qui le désespère. *Hélène* n'est pas moins combattue; elle attend dans une impatience extrême le succès des choses, qu'elle a si cruellement disposées. Elle craint surtout que *Fanelle* n'échape; elle seroit à jamais perdue, s'il y avoit au monde un pareil témoin de ses crimes.

Silviano éprouvant des mouvemens plus agréables, mais non moins violens, marche sur les pas de *Fanelle*. Il s'approche de la porte secrète, qui donnoit dans l'appartement de la femme de *César*. Il ne trouve nul obstacle à y entrer: mais il est surpris qu'*Emilie* ne vienne pas à sa rencontre. Déjà il s'approche de son lit, & s'apercevant qu'elle dort, il se prépare à lui en faire bien-tôt de tendres reproches. Il va l'éveiller, & ne pense pas, qu'un sommeil

éternel doit succéder immédiatement à celui qu'il va interrompre.

César dans ce moment, aiant donné un signal, fait entrer plusieurs de ses gens, avec des armes & des flambeaux. Le bruit éveille *Emilie*; elle ouvre ses yeux, & portant autour d'elle ses regards surpris, ne fait que penser de ce qu'elle aperçoit, mais un coup mortel que *César* lui porte dans le sein, referme pour jamais ses paupieres. *Silviano* en évite un semblable, & tirant un des pistolets dont il étoit armé, il en blesse *César* dangereusement. Il n'a le tems que de vanger ainsi *Emilie*, & bien-tôt il expire, comme elle vient d'expirer.

On emporta *César*, sa blessure fut mortelle; toutefois il vécut assez, pour apprendre l'innocence de sa femme, & le crime détestable d'*Hélène*. *Fanelle* échappé publioit la vérité, & elle vint jusqu'à *César* mourant. Il expira plein
d'hor-

d'horreur pour *Hélène*, & pénétré de compassion pour *Emilie*.

Hélène en proie aux remords les plus cruels, & perdant avec son Amant tout le fruit de ses crimes, tomba dans un délire qui tenoit de la rage; son ame étoit tourmentée par de continuelles frayeurs, & on l'enferma dans un lieu convenable à son état & à ses crimes.

Fin de la seconde Partie.



LES ILLUSTRES
ANGLOISES.

MADAME,

L'Histoire que je vous envoie, est rédigée par celui-même qui en est le Héros ; à ce comte-là, elle ne peut qu'être fidèle. Il est Membre de nôtre Société, à qui il a confié ces Mémoires sous le sceau du secret, du moins pour aussi long-tems, que l'affaire qui l'éloigne d'Angleterre soit accommodée. N'oubliez pas de me mander vôtre sentiment sur cette pièce. Je vous enverrai bien-tôt celle

celle que je me hazarde de présenter. Je vous promets que ce ne sera ni vôtre Histoire, ni la mienne; nous faisons le Roman trop uni nous autres François: nous nous ressemblons trop, & nous craignons trop de ne nous pas ressembler. Nous voulons la mode par-tout. Cette idée de conformité, à laquelle l'esprit est assujetti, passe jusqu'au cœur, & nous rougirions peut-être, d'un sentiment, qui ne seroit pas à la mode, quelque naturel qu'il fut d'ailleurs.



HISTOIRE
DE
MANLYS
ET
D'ANGÉLIQUE.

J'Ai passé mes premières années à Londres, chez un Parent, qui après la mort des plus proches des miens, s'étoit chargé du soin de mon éducation. J'avois beaucoup de goût pour les Livres, & quoique jeune, je m'appliquois déjà sérieusement à la recherche de ce qui pouvoit me rendre heureux. Mon sentiment se joignant alors à mes reflexions, je crûs qu'un tendre commerce avec une femme du caractère dont je

je l'imaginois , pourroit plus qu'aucune chose, faire ma félicité : mais il falloit trouver cet heureux caractère. J'en sentoie toute la difficulté ; toutefois je crus d'abord la chose plus facile qu'elle ne l'étoit en effet. L'expérience me détrompa ; mais la mauvaise opinion que quelques femmes me donnerent d'elles , ne s'étendit pas sur le reste de leur sexe ; je conservai toujours un tendre respect pour les Dames en général, & je les regardai toujours, comme la plus aimable partie du genre humain. Un certain mérite ne se trouvant que dans quelques femmes, je jugeai celles-là d'autant plus dignes d'estime, & je ne désespérai point de trouver l'objet que je cherchois.

Le Parent chez qui je demourois, avoit une Fille, âgée d'environ dix-huit ans, qu'il laissoit en pension, depuis la mort de sa Mère, dans une maison, où l'on ne reçoit

reçoit que des Femmes & de Catholiques Romaines. Cette maison est dans un gros Bourg, à cinq milles de Londres. Elle pourroit passer pour une espece de Cloître, il ne lui en manque peut-être que le nom. La Supérieure de cette maison, étoit une Sœur du Parent chez qui j'étois. Il retira sa Fille d'auprès de sa Tante, dans le dessein de la mettre dans le monde, & de tâcher de l'établir.

Il avoit la réputation d'être riche, & plusieurs partis n'attendoient que de voir *Angélique*, c'étoit le nom de sa Fille, pour se mettre sur les rangs. Je ne l'avois jamais vuë; il est aisé de s'imaginer avec quelle attention je l'envifageai, la premiere fois que je la vis. Elle étoit bienfaite, d'une taille avantageuse; ses traits n'avoient rien de trop régulier. Sa physionomie prévenante, étoit relevée de l'éclat de deux grands yeux

yeux noirs, & d'un teint charmant. Sa gorge & ses mains se disputoient le droit de plaire. Enfin quoi qu'*Angélique* ne fut pas belle, elle étoit si heureusement ce qu'elle étoit, qu'on ne pouvoit s'empêcher de la trouver aimable.

Bien que son premier aspect ne m'eût pas fort touché, je m'aperçûs cependant, quand je fus hors de sa présence, qu'un sentiment secret me parloit en sa faveur; une tendre prévention, s'emparoit insensiblement pour elle, de mon esprit & de mon cœur. L'impres-
sion, que sa physionomie avoit laissée dans mon imagination, ne s'éfacoit point. Inquiet sans en savoir la cause, j'étudiois cette aimable physionomie; j'y cherchois des marques du caractère dont je m'étois fait l'idée. Enfin cette sympathie, qui naît de la conformité des âmes, déterminoit mon penchant. J'aimai *Angé-
li-*

gélisque, & je l'aimai bientôt autant qu'il est possible d'aimer.

Je ne voulus pas d'abord lui découvrir mes sentimens. Je commençai par tâcher de connoître quelle étoit, en général, sa façon de penser. Je l'étudiai quelque tems, d'autant plus aisément qu'elle s'en défioit moins. Cette étude m'enflama davantage. Rien n'égale les sentimens, que la nature avoit mis dans le cœur de cette aimable fille. Un sens exquis, un esprit d'une vivacité surprenante, lui tenoient lieu de l'usage du monde, qu'elle n'avoit point. Sa conversation étoit charmante; elle faisoit tous les sens d'une pensée, avant qu'on eût achevé de l'exprimer, & la modeste chaleur, avec laquelle elle soutenoit quelquefois ses opinions, répondoit sur son visage un feu & des graces, auxquelles on ne résistoit point. Hélas ! il me semble la voir encore comme alors, s'empa-

rer

rer de tout mon cœur, & joindre ainsi par les effets d'un mérite singulier, la plus parfaite estime au plus tendre amour.

L'occasion se présenta un jour de lui déclarer mes sentimens, je ne voulus plus la manquer. Nous étions seuls, & après avoir long-tems parlé du caractère des Amans, elle me dit en souriant, que les Belles se plaignoient de moi, que j'étois accusé de légèreté, & que sans doute, je ne blâmois point ceux qui s'en rendoient coupables. Je ne condamne point, lui répondis-je, ceux dont la légèreté ressemble à la mienne. Alors, ajoutai-je, c'est moins leur faute, que celle des personnes, sur qui le hazard alloit faire tomber leur choix. C'est une mauvaise justification, reprit *Angélique*. On voit les personnes avant que de les aimer. Il est vrai, interrompis-je, on les voit; & ceux qui ne veulent aimer, que
ce

ce qu'ils voient, n'ont besoin que d'un coup d'œil pour se résoudre. Mais ceux qui s'attachent d'avantage à l'intérieur, ceux qui veulent aussi aimer l'ame, ont besoin d'un peu plus de tems pour se déterminer. Je ne vous croïois pas si raisonnable, me dit-elle; votre inconstance vous fait plus d'honneur que je ne pensois. Mais on dit que la raison ne s'accorde point avec l'amour, & si vous avez toujours été raisonnable, il le feroit davantage de vous accuser d'indifférence, que de légéreté. Je ne suis coupable, ni de l'un, ni de l'autre, repris-je avec chaleur; rendez-moi justice. Je fus toujours dans des dispositions de constance; que l'aparence n'eut jamais démentie, si la premiere personne que j'ai voulu aimer, vous eut ressemblé. Nous nous regardâmes un moment dans le silence: puis baissant avec transport une main d'*Angélique*; oui, m'écriai-je,

je, je vous aime pour vous aimer
 toujours. Un aveu si brusque,
 continuai-je tranquillement, peut
 vous surprendre, mais vous devez
 supposer, que ce n'est pas d'aujourd'hui
 que je vous aime, si c'est
 d'aujourd'hui que vous l'apprenez.

Il y a long-tems, me répondit
Angélique, avec un sourire fin &
 naïf tout ensemble, il y a long-
 tems que je vous soupçonnois d'a-
 voir quelque chose de semblable
 à me dire; mais je crois pouvoir
 vous reprocher, que ne vous m'épar-
 gnez guère: vous m'embarasseriez
 beaucoup, si je n'étois prévenuë.
 Mon peu d'expérience, continua-
 t-elle, me laisse ignorer la manie-
 re dont celles de mon sexe, reçoivent
 une pareille déclaration;
 mais doit-on, consulter l'usage?
 Non, je ne le ferois pas quand il
 dépendroit de moi de le faire, je
 ne veux consulter que mon cœur.
 Tenez-moi comte de mon ingénui-
 té. Vous m'aimez, *Manlys*; je

voudrois pouvoir vous dire aussi que je vous aime, je crois que je n'aurois jamais lieu de m'en repentir ; mais l'amour est un sentiment que je ne connois point encore. On me dit même, que mon bonheur dépend de ne le connoître jamais, & ceux qui me parlent ainsi, voudroient eux-mêmes ne l'avoir jamais connu. Je vous dirai toutefois, que si je suis quelque jour sensible, ce pourra bien être pour vous ; vous êtes de tous les hommes que je connois, celui en qui j'aurois le plus de confiance.

Si cette réponse d'*Angélique* ne remplissoit mon espoir, elle servoit du moins à le ranimer. Je la priai de me conserver les dispositions favorables, où elle me disoit être pour moi, & je lui protestai que loin de m'en rendre jamais indigne, je travaillerois toute ma vie à tâcher de les augmenter. Le Père d'*Angélique*, son
nom

nom étoit *Lamos*, se trouvant indisposé, peu de jours après la conversation que j'avois eu avec sa Fille, les Médecins lui ordonnèrent les eaux de Tunbridge; il y fut, & me pria de l'accompagner. Je m'éloignai d'*Angélique* à regret, me flatant toutefois qu'elle m'écrirait. Ce fut en effet à cette occasion, que je reçus la première de ses Lettres. Je l'ai sur moi, aussi-bien que toutes les autres, qu'elle m'écrivit depuis; rien ne sauroit mieux vous faire connoître son caractère. Je vous les lirai à leur tour.

ANGÉLIQUE à MANLYS.

Il faut donc que je vous écrive, & que je réponde à toutes les questions que vous me faites dans votre lettre. Dispensez-m'en, je vous prie, il y en a plus de la moitié que je n'entens pas. C'est pour moi un mystère, que

tout ce que vous me dites d'im-
 patience, de progrès, de tendres-
 se, & de je ne sai combien d'au-
 tres choses. Je vous dirai seule-
 ment, que j'aimerois mieux que
 vous fussiez ici, qu'à Tunbridge.
 Si cela vous fait plaisir, soyez per-
 suadé que je parle sincèrement.
 On m'a dit que vous voïez sou-
 vent *Miss Alley*; cela devoit-il
 me faire de la peine? J'en suis in-
 quiète; elle est cependant de mes
 amies, & je la verrois moi-même
 si elle étoit à Londres. Pourquoi
 ne la verriez-vous donc point? Ne
 la voïez point toutefois, quelle
 que soit la raison qui m'oblige à
 vous en prier. Adieu. Revenez
 m'expliquer ce mystère.

Il est aisé de juger du plaisir que
 me fit cette lettre. Je n'ai jamais
 rien souhaité avec tant d'ardeur,
 que de revoir *Angélique*. Vous
 m'aimiez, me dit-elle un jour,
 que nous nous trouvâmes seuls,
 après mon retour de Tunbridge;

VOUS

vous m'aimiez ; je l'avois reconnu à n'en pouvoir douter, long-tems avant la déclaration que vous m'en fîtes. Toutes les marques que vous m'en donniez dans ce tems-là, m'étoient d'autant moins suspectes, que vous ne me soupçonniez pas d'y faire attention. J'eusse voulu profiter de vôtre exemple, pour me cacher mieux que vous n'aviez fait. Je n'ai pû l'exécuter, & je vous dirai enfin, que vôtre amour est pour moi la chose du monde la plus intéressante. Je vois, continua-t-elle, que dans le plaisir que cette déclaration vous fait, vous allez éclater en protestations de fidélité ; mais ne me dites rien, je vous en conjure, sur quoi je ne puisse compter : je vous avertis que je présumerai assez avantageusement de vôtre bonne foi, pour ne point douter de ce que vous me direz. Je crois que vous avez de l'amour les mêmes idées que je m'en suis

faites ; vous savez tout ce que je voudrois exiger de vous. J'ignore l'art de faire des épreuves : jugez de ma confiance par ma franchise. Je crois donc que vous m'aimez, & je le croirai aussi longtemps qu'il vous plaira ; mais cette persuasion ne vous fera-t-elle jamais à charge ? Vous intéressera-t-elle toujours, ou si elle cessoit de vous intéresser, le pensée que je vous ferois fidèle, feroit-elle capable de vous obliger à l'être ? Je me jettai aux pieds d'*Angélique*, pénétré des sentimens de joie les plus vifs, de voir cette aimable fille s'expliquer avec cette noble franchise. Vous ferez toujours aimable pour moi, lui dis-je avec transport, & je vous aimerai toujours. Dispensez-moi d'exprimer tout ce que je sens, mais consultez mon trouble, & jugez de ce que sont mes sentimens, par ce qu'ils doivent être. Il me reste encore quelque chose à vous dire,

reprit

reprit *Angélique* ; je vous ai dévoilé le fonds de mon cœur ; mais si vous pouviez jamais vous en prévaloir pour me tromper, je ne vous en ferois point de reproches, vous ne m'entendriez point me plaindre, ni vous accuser, mais j'en perdrais sans doute la vie. Voïez combien je vous crois différent du reste des hommes, puis que je m'engage avec vous, d'une manière à faire dépendre le salut de mes jours de votre bonne foi. Mais, me dit-elle encore en s'interrompant tout à coup, ne se pourroit-il pas que mes sentimens vous déplaisent, & que votre politesse m'empêche de m'en apercevoir ; il est toutefois un moyen pour ne me le laisser pas ignorer. Je n'exige pas que vous me le disiez en face : mais quand vous serez hors de ma présence, pensez à ce que je viens de vous dire, & s'il en est ainsi, ne me revoïez jamais. Je connoîtrai à votre re-

traite, que vous n'aurez osé me promettre un amour éternel, & je vous tiendrai comte, de ce que pour prix de ma franchise, vous m'aurez donné cette marque de la vôtre.

Il seroit difficile, d'exprimer les douceurs que je goûtois, dans le commerce d'*Angélique*. Nous le continuâmes avec tant de secret, que personne ne le soupçonna, & il y avoit plusieurs mois que nous en étions à ces termes, quand un contretems vint troubler la paix de nos feux.

Le Père d'*Angélique* écouta favorablement les propositions qui lui furent faites, de donner sa Fille en mariage à un jeune Gentilhomme, nommé *Barton*, très riche & d'assez bonne famille. Je fus le premier, à qui le Père d'*Angélique* communiqua la résolution qu'il venoit de prendre, d'accorder sa Fille à *Barton*. Je fus prêt d'éclater à cette funeste nouvelle ;

velle ; j'eus toute la peine imaginable à m'en empêcher. Je quittai le vieux *Lamos* sans lui répondre , & je courus à l'apartement d'*Angélique* ; Il étoit déjà tard ; on me dit qu'elle venoit de se mettre au lit. Je priai sa femme de chambre d'attendre un moment mon retour. Elle étoit dans nos intérêts ; je fus lui écrire la lettre que vous allez entendre , & je la fis donner à *Angélique* , avant qu'elle s'endormit.

MANLYS à ANGÉLIQUE.

Barton vous demande en mariage , vous lui êtes presque accordée. Je viens de l'apprendre de celui-même qui peut & qui va vous accorder. Que ferons-nous ? Je vai vous disputer à mon Rival , & si l'éclat que cette démarche pourra faire , vous intéresse moins que mon amour , dites , je vaincrai.

Angélique reçût ce billet avec

une surprise affligeante. Il n'y avoit que des partis violens à prendre, pour éviter le malheur dont nous étions menacés. Voici la réponse qu'*Angélique* me fit le même soir.

ANGÉLIQUE à MANLYS.

M'accorder sans mon aveu, c'est ne m'accorder pas ? Tout le respect que je dois à mon Père, ne sauroit aller jusqu'à lui sacrifier sans nécessité le repos de ma vie. Quelque étendu que soit le pouvoir que la nature lui donne sur moi, je ne pense pas qu'il aille plus loin, qu'à me proposer un choix si j'étois libre : mais, comme vous le savez, je ne le suis plus. Mon choix est fait. La naissance ni la fortune ne mettent aucune différence entre nous ; c'est en Fille raisonnable que je fais cette réflexion, en qualité d'Aman-
te je ne l'eusse jamais faite. C'est
une

une satisfaction pour vous & pour moi, que je sois en repos du côté de mon devoir, vous l'êtes sans doute du côté de mon amour. Mais à quoi pensez-vous, de vouloir me disputer à *Barton*? Ne diroit-on pas qu'il a des droits sur *Angélique*, ou qu'il n'est pas décidé, que je serai toute ma vie toute à vous?

Cette lettre m'arrêta, elle me rendit même aussi tranquille qu'il est possible de l'être, dans les circonstances où nous nous trouvions. Je cherchai néanmoins avec empressement, l'occasion d'entretenir *Angélique*, pour apprendre d'elle, quels moyens elle mettroit en usage; pour éluder l'effet de la volonté de son Père. Elle me l'aprit sans émotion, & avec un sang froid, qui auroit marqué de l'indifférence dans une autre, mais qui en elle, faisoit voir une ame au dessus de pareils obstacles.

On veut, me dit-elle, que j'é-

pouse *Barton* ; jusque-là je ne vois rien qui m'allarme : mon Père ne fait point que je suis prévenuë ; peut-être que quand il le saura, il ne s'obstinera pas à me contraindre. Mais s'il étoit assez injuste pour le faire , je me résoudrois à tout, pour éviter de me rendre malheureuse en lui obéissant. Je réglerai mes démarches sur les circonstances ; je dirai à mon Père que je vous aime, que vous m'aimez , & que ce n'est point l'effet d'un jeune caprice , mais une suite naturelle de la conformité de nos sentimens.

Angélique alla en effet se jeter aux pieds de son Père , dont elle étoit tendrement aimée. Je viens d'apprendre, lui dit-elle , que vous allez m'accorder à *Barton* ; mais je ne le connois point , moi que vous destinez à passer ma vie avec lui : & bien loin que ses qualitez lui aient attiré ma tendresse , avant que de lui avoir fait mériter
ma

ma main , j'ignore s'il est aimable , ou si vôtre choix doit me le faire supposer. Qui m'assurera que j'aurai le bonheur de lui plaire , & d'en être aimée , moi qu'il ne connoît point non plus ? D'ailleurs, Monsieur , je suis engagée ; je sens pour *Manlys* seul , ce qu'on doit sentir pour ceux qu'on veut épouser : nôtre panchant est réciproque. Vous connoissez assez *Manlys* , pour ne pas nous blâmer , si vous n'êtes prévenu. C'est tout ce que j'avois à vous dire. De grâce , si je vous suis encore chère , épargnez-moi le supplice horrible , de n'être liée à un Epoux que par les seuls liens de l'*Hymen*.

Lamos fut extrêmement surpris de ce qu'il venoit d'entendre ; l'amour que sa Fille déclaroit avoir pour moi , & la naïve fermeté avec laquelle elle venoit de l'avouer , lui faisoit regarder son discours comme un songe. Il la renvoïa sans lui répondre. Je reçûs

le lendemain à mon lever ce billet de la part de *Lamos*.

Je vous prie, Monsieur, pour des raisons qui regardent l'établissement de ma Fille, de prendre aujourd'hui des logemens en ville, ou de retourner à votre terre.

Ce billet, me mit comme vous pouvez-vous l'imaginer, dans une étrange colére. Je fermai mes coffres, & je sortis sur le champ de chez *Lamos*, sans prendre congé de qui que ce fut, pas même d'*Angélique* : je n'eusse pû soutenir sa présence dans l'état où j'étois, plein d'amour & de désespoir. J'envoiai le lendemain chercher mes coffres. *Angélique* m'envoia cette lettre par ceux qui me les portèrent, & s'informa d'eux où je logeois.

ANGÉLIQUE à MANLYS.

Qu'êtes-vous devenu, & que deviendrai-je ? Vous m'avez quittée

tée sans m'apprendre votre résolution. Je suis dans une inquiétude affreuse. J'évite pour l'amour de vous les poursuites de *Barton*, & il semble que vous m'évitiez, & que vous soïez fâché contre moi; ne le soïez, je vous prie, que contre ceux qui vous ont donné lieu de l'être. Pour moi, qui vous aime, avec autant de tendresse, que si vous n'aviez point abandonné le logis sans me voir, je ne mérite pas votre colère. Justifiez-vous je vous en conjure; mais souvenez-vous, que si vous ne le faites promptement, vos raisons ne seront point reçues, quelque ingénieuses qu'elles puissent être. Je serai demain chez le Marchand de Porcelaine, pendant l'heure de la Comédie.

Je m'y rendis, elle y vint peu de tems après. Quel parti prenez-vous, lui dis-je, après m'être justifié? Je prens le parti, me dit-elle, avec un feu qui la rendoit plus

plus aimable que je ne l'avois jamais vuë, je prens le parti de ne prononcer point l'arrêt, qui me condamneroit au plus affreux supplice. Quoi j'épouserois vôtre Rival, je promettrôis à l'odieux *Barton*, une foi dont je ne puis disposer, puis que je vous l'ai engagée. Le sort, mon panchant, tout m'attache à vous, il ne dépend plus de moi de m'attacher à un autre; qui doit-on blâmer de ceux qui l'exigent injustement, ou de moi qui ne le puis? Mon innocence est dans mes intentions, & non pas dans une démarche mal interprêtée. Je suis à vous, je vous aime, & je sens que je vous aimerai touûjours. Soïons-nous fidèles, & que les tendres promesses que nous nous en ferons dès ce moment, si vous voulez, soient pour nous des nœuds à jamais respectables. Les ames communes ont besoin de l'autorité des loix, pour être retenuës dans leur devoir;

voir ; mais nous n'aurons besoin que de la connoissance de nôtre devoir , pour être portez à le faire.

J'allois de surprise en surprise , & je favois à peine ce que je devois répondre au discours d'*Angélique*. Ce que je sentoís dans ces agréables momens , étoit véritablement au dessus de l'expression. J'embrassai *Angélique* , & je me contentai de lui dire avec transport, que si mon amour pour elle , n'étoit le seul & le plus digne prix de celui qu'elle faisoit paroître pour moi ; je n'aurois à lui offrir qu'une reconnoissance , dont la perte de mille vies ne pourroit m'aquitter. Elle me promit , que je saurois de ses nouvelles le sur-lendemain. C'étoit le jour où il devoit être décidé , si elle seroit à moi ou à *Barton*. Il falloit qu'elle fut à moi , ou à lui ; car au premier refus qu'elle feroit de l'épouser , son Père menaçoit de l'envoier

voïer chez sa Tante, d'où elle ne seroit pas sortie à son choix. Elle me pria de ne bouger de chez moi ce jour-là ; je le lui promis aisément, & nous nous séparâmes.

J'attendois avec une extrême impatience, que ces trois jours fussent écoulés. Le second l'étoit déjà, & la nuit qui le suivait, assez avancée, quand en traversant la place St. James, j'entendis la voix d'un homme, qui s'entretenant avec un autre, prononçoit mon nom. Je reconnus celui qui parloit, pour un valet que j'avois renvoïé depuis peu. Je marchai moins vite, pour être plus à portée de les entendre. Ils me reconnurent, & me portèrent à la fois plusieurs coups de bâtons sur la tête ; je mis l'épée à la main, mais les forces me manquèrent, & je tombai sur la place sans sentiment. Deux Cavaliers qui passaient près de-là dans ce moment,

aïant

ayant vû malgré l'obscurité, mes assassins prendre la fuite, tournerent leurs pas du côté d'où il les voïoient fuir, & me trouverent presque sans vie. Ils me firent généreusement porter chez l'un d'eux, dont la maison n'étoit pas éloignée. J'y reçûs tous les secours dont j'avois besoin, mais je fus trois jours sans connoissance.

Quel fut mon désespoir, quand revenu à moi, je pensai à l'étrange situation de mes affaires. Je ne savois comment apprendre à *Angélique* ce qui se passoit, & je n'étois pas à portée de recevoir de ses nouvelles. Je me fis porter chez moi, après avoir remercié mon bienfaiteur. J'appris de mon hôte, que deux femmes m'étoient venu chercher pendant mon absence, & qu'elles n'avoient pas paru fort satisfaites, de ne me pas trouver. Je ne doutai point que ce ne fut *Angélique* & *Lizette*, c'est ainsi que s'apelloit sa femme de cham-

chambre. Jugez de mon désespoir. Je priai mon hôte , d'aller dans le voisinage de *Lamos* , s'informer de ce qui se passoit chez lui , & tâcher d'apprendre , si sa Fille avoit épousé *Barton*. Il me rapporta que le vieux *Lamos* étoit mourant , & que sa Fille étoit chez sa Tante. Cette nouvelle ne me tranquillisa point , j'étois toujours au désespoir de ne pouvoir sortir , & l'impatience avec laquelle je souhaïtois le retour de mes forces , ne faisoit que le retarder. Dès que j'en eus assez pour supporter la chaise , je fus moi-même m'informer de l'état des choses. Personne ne pût m'en dire davantage , que ce que mon hôte m'avoit rapporté. Je savois que *Lizette* ne pouvoit avoir suivi *Angélique* dans son exil ; je la cherchai , & après lui avoir dit tout ce qui m'étoit arrivé , depuis la dernière fois que j'avois vû *Angélique* , j'exigeai qu'elle me fit un dé-

détail de ce qui s'étoit passé chez *Lamos*.

Angélique, me dit-elle, n'avoit comme vous le savez, que trois jours pour se résoudre à épouser *Barton*. Elle emploïa la plus grande partie de ce tems-là, à représenter à son Père, le supplice auquel il vouloit l'exposer. Mais *Lamos*, que de pareils discours irritoient, fut inflexible, & *Angélique* ne sachant comment s'y prendre, pour éviter le malheur dont elle étoit menacée, fit appeller *Barton*, le jour qui précéda celui, où leur mariage devoit se conclure, & elle lui parla à peu près de la sorte.

Monsieur, lui dit-elle, la violence de vôtre procédé, demanderoit moins de retenue dans le mien. Je vous ai donné la peine de venir ici, pour vous déclarer, que je ne puis être à vous, sans être en même tems la plus infortunée personne du monde, & que

que je ne me livrerai point à ce malheur , puis qu'il dépend de moi de l'éviter. Je puis sans impolitesse, vous avouer ainsi que je ne vous aime point, puisque le mérite n'inspire pas toujours l'amour. Je ne sai par quel droit, vous emploïez impitoïablement l'autorité de mon Père & vôtre crédit, à devenir mon époux malgré moi; mais je sai bien que vous n'y réüssirez pas; mon amour & ma foi sont engagez ailleurs, & la violence de vôtre procédé, affermit davantage cet engagement. Vous vous faites un jeu de me désespérer; mais allez, Monsieur, & souvenez-vous, que vous n'aurez jamais mon aveu, que rien au monde ne fera capable de me l'arracher, & que le respect que nous devons aux Autels, si j'y suis traînée, m'empêchera d'y promettre la moindre chose contre mes sentimens. J'y implorerai hautement le secours du Ciel, contre l'autorité

rité

rité de mon Père , & ceux qui feront là pour consacrer nos liens, touchez de mes prieres & de mes plaintes , vous renverront , avec la honte d'avoir voulu me rendre misérable.

Barton, qui avoit impatiemment écouté , jetta sur nous un regard menaçant , & sortit plein d'une rage épouvantable. *Angélique* fut tranquille après cette scène , & ne pensoit pas avoir à craindre pour vous, cc que *Barton* vous préparoit. Il entra dans l'apartement de *Lamos* en sortant de celui d'*Angélique* , & lui dit brusquement , qu'il renonçoit à son alliance & à sa Fille ; qu'elle étoit folle , & qu'il se félicitoit , de ne s'être point trop hâté. A cette nouvelle , *Lamos* s'emporta contre sa Fille , & lui annonça qu'il alloit l'envoier chez sa Tante, d'où elle ne sortiroit plus. Elle craignit moins cette menace , que le malheur d'épouser *Barton*. Elle se flatoit

flatoit toutefois d'éviter l'un & l'autre par la fuite. Nous sortîmes secrètement du logis le lendemain, presque avant le jour; nous arrivons chez vous; on nous dit que vous aviez découché. Que serions-nous devenues, si nous eussions fû votre état. Il n'y avoit pas un moment à perdre, pour retourner chez *Lamos*. Nous fûmes assez heureuses, pour rentrer sans être aperçues. *Angélique* m'envoia plusieurs fois chez vous ce jour-là; mais vous étiez bien éloigné de vous y rencontrer. Elle vous crut infidèle. Je ne finirois point, si je voulois vous dire tout ce que son désespoir lui suggéra. Elle ne craignit plus alors d'être renvoyée chez sa Tante. *Lamos* tomba tout à coup dangereusement malade, & ne pouvant plus avoir l'œil sur sa Fille, il se hâta de l'y envoyer.

Elle n'y avoit été que peu de jours quand son Père mourut.

Il a laissé un Testament , par lequel il fait sa Sœur héritière du tiers de son bien , lequel bien toutefois , doit venir à *Angélique* , si elle se marie à son gré. Vous voyez combien d'intérêt la Tante d'*Angélique* a de veiller sur elle. Voici , me dit alors *Lizette* , une lettre dont elle me chargea pour vous , quand nous nous séparâmes. Si *Manlys* n'est pas mort , me dit-elle , & que tu le rencontres , quand que ce soit , & où que ce puisse être , donne-lui ceci de ma part.

Je pris avec empressement la lettre d'*Angélique*. La voici toute entière.

ANGÉLIQUE à MANLYS.

Pourrez-vous croire , que je n'ai d'autre but en vous écrivant , que de vous prouver mon

H

in-

innocence , & avec combien de regret j'ai renoncé au monde & à vous ? Dois-je prendre quelque intérêt à paroître innocente à vos yeux ? Oui, j'y en prens encore, & ma délicatesse ira au-delà de mon amour. Je trouverai une espece de satisfaction, à répandre sur vos sentimens, toute la noirceur dont ils sont susceptibles , par l'opposition des miens. Une autre aimeroit peut-être assez sa gloire , pour vous cacher tout ce que lui coûteroit vôtre perfidie ; mais je cherche moins ma gloire, que vôtre honte. Rougissez, perfide, des maux, où je suis exposée, & de m'avoir condamnée à d'éternelles larmes, vous qui deviez à jamais faire tous mes plaisirs. Rougissez de m'avoir abandonnée, vous qui saviez que vôtre présence seule , pouvoit faire ma félicité. Rougissez enfin, de ce que je vous aime, quoi qu'ingrat &

& infidèle ; vous qui m'aimant une fois par inclination, deviez m'aimer toujours par reconnoissance. Personne ne fut jamais trompé avec moins d'apparence de l'être. J'avois joint à ce peu de charmes, que vous avez tant de fois admirez, tout ce que la plus vive tendresse peut inspirer, en faveur d'un Amant chéri. Aucune de ces choses n'avoit changé en moi, & moins que nulle autre, mon amour pour vous. Je vous aimai toujours avec la même ardeur, & de la façon même dont vous paroissiez souhaiter d'être aimé ; c'est-à-dire, sans réserve, toujours disposée à vous tout sacrifier, & plus disposée encore à ne douter jamais, que vous ne fussiez pour moi dans les mêmes sentimens. Je pensois les voir en vous, au même degré, que vous aviez dû les voir en moi, & qu'en effet je les sentoais. Ma

bonne foi me tenoit ainsi lieu de votre franchise, & mon amour de votre amour ; mais si vous avez jugé de mes sentimens par les vôtres, comme je jugeois des vôtres par les miens, sans doute ils ne vous ont pas semblé assez violens, pour justifier mes foiblesses. Je vous aurai paru méprisable, parce que vous aurez pensé, que je connoissois combien foible étoit votre passion, & qu'une pareille de ma part, suffisoit pour me jeter entre vos bras. Ce ne sera pas à la force de mon amour, que vous aurez crû devoir mes complaisances, mais à la foiblesse de ma vertu. Qu'auroit-ce été, si vous m'eussiez aimée parfaitement, puis que votre amour tout foible qu'il étoit, m'a paru si tendre & si violent ? Ah ! que ma félicité eût été imparfaite, si je n'avois crû que vous trouviez dans mes bras, les mêmes douceurs que je trou-

trouvois dans les vôtres, & si la pensée de vous rendre heureux, n'avoit fait dans ces momens, la plus grande partie de mon bonheur. Je me félicitois, d'être en possession de vous jeter dans d'agréables extases, & d'avoir assez d'empire sur vos sens, pour en causer le délire. Quelle étoit alors ma félicité? Hélas! j'ignorois que vos plaisirs n'avoient rien de semblable; j'ignorois qu'ils fussent d'une nature à pouvoir vous être procurés par une autre, qui n'auroit eu ni mon amour, ni ma délicatesse, & que même vous n'auriez pas aimée. Je ne vous dis tout cela, que pour vous faire apercevoir, combien peu il dépendoit de moi, de ne vous aimer pas comme je vous aimois; mais que dis-je? mon amour est encore le même. Je n'ai point fait d'efforts pour vous haïr, & pourrois-je vous haïr sans effort? Je sens bien

H 3

que

que j'en ferois inutilement : pour-
 quoi renouvellerois-je mes peines,
 en m'exposant à des combats dont
 je sortirois vaincuë ? Non, je ne
 multiplierai point vos triomphes,
 je céderai à la force de mon pen-
 chant, j'aimerai encore *Manlys*,
 tel que je le voïois, quand il pa-
 roïssoit tout occupé du soin de
 me plaire, & je l'oublierai infidé-
 le & perfide. Mon amour ingé-
 nieux à se satisfaire, vous distin-
 guera de ce que vous êtes, je re-
 garderai le coup qui vous arrache
 à votre ardeur, comme un coup
 qui vous arracheroit à la vie ; j'ai-
 merai de vous, ce que j'en aime-
 rois si vous n'étiez plus ; je ferai
 fidèle à votre mémoire ; je m'ac-
 coûtumerai insensiblement à la
 douleur de vous avoir perdu, ou
 j'y succomberai. Adieu. Si cet-
 te lettre vous persuade que vous
 êtes la cause de tout ce que je
 souffre, j'ai rempli mon dessein,
 je

je ne voulois autre chose : car quelque regret que vous puissiez jamais ressentir de m'avoir abandonnée, je n'y ferai jamais sensible. Ce n'est point pour vous rappeler que je vous ai fait quelques reproches, j'ai trop senti la peine de votre changement, pour m'exposer à vous voir changer de nouveau.

Ah ! que je reconnus bien dans cette lettre le caractère d'*Angélique*. Sa douleur y paroissoit, avec toutes les marques d'une vive douleur ; elle se plaignoit avec cette noblesse, qui lui étoit naturelle ; je l'en aurois aimée davantage, s'il eut été possible, & je chérifois presque son erreur, quelque peine qu'elle lui coutât, puis qu'elle me fournissoit une occasion, de connoître à quel point elle favoit aimer. Mon premier soin, après avoir lû plusieurs fois cette lettre, fut d'y répondre, &

je le fis comme vous l'allez voir.

MANLYS à ANGÉLIQUE.

Si les incidens qui me font paroître criminel à vos yeux, étoient moins vraisemblables, je ne vous pardonnerois jamais d'avoir pû m'accuser. Comment pouviez-vous m'imputer un crime, que vous ne voudriez pas commettre? Vous vous seriez moins trompée en continuant à juger de mes dispositions par les vôtres, puisque je n'ai point cessé de vous aimer, avec toute l'ardeur imaginable. J'ai touché au moment où j'allois perdre la vie, comme *Lizette* vous le dira; mais j'ai toujours pensé à vous, pendant qu'il a dépendu de moi de penser. Enfin je suis prêt à tout sacrifier pour vous revoir, & pour obtenir un désaveu de tous les reproches que vous me faites. Ah!
que

que je serois humilié d'avoir pû les mériter.

Lizette me promit qu'elle rendroit ma lettre, & qu'elle instruiroit *Angélique* de ce que je venois de lui apprendre. Ce ne fut pas sans peine qu'elle en trouva les moïens.

Angélique m'envoïa dire qu'elle vouloit m'entretenir. *Lizette* me conduisit sur le lieu. Elle me montra un mur assez haut, que je devois franchir, pour me rendre, quand la nuit seroit avancée, dans un jardin, d'où je verrois un mouchoir blanc pendant à une fenêtre, où viendrait *Angélique*.

J'attendis impatiemment que minuit sonnât; c'étoit l'heure à laquelle je devois voir *Angélique*. Je me rendis sous la fenêtre, suivant ses ordres: elle étoit fort basse; mais grillée. C'est donc vous, ma chère *Angélique*, lui dis-je d'abord; c'est donc vous, qui étant

à moi par des droits d'autant plus sacrés, que je les tenois de vous même, avez pû prendre la résolution d'enfermer dans ces funestes grilles un bien sans lequel je ne puis vivre. Cruelle, m'écriai-je dans le dépit de ne pouvoir l'embrasser, avez-vous pû vous résoudre sans frémir, à vous séparer de moi pour toujours. Si vous faisiez plus d'attention à ce qu'il m'en a dû coûter, répondit tendrement *Angélique*, vous vous contenteriez de dire, qu'il falloit que je crûsse avoir bien des raisons de le faire ; mais consolons-nous, puisque tout ce que j'ai voulu faire & tout ce que vous avez pensé, est une suite de nôtre malheur, plutôt qu'un effet d'aucun sentiment d'indifférence de vôtre part, ou de la mienne. Elle me fit ensuite repeter, tout ce que *Lizette* lui avoit appris de mon aventure ; enfin, nous fumes bien-

bien-tôt parfaitement éclaircis.

Il n'étoit plus question, que de songer aux moïens de nous faire un bonheur plus assuré. Ordonnez, me dit *Angélique*, je suis résoluë à vous suivre par tout. Choisissez quelque lieu sur la terre, où je puisse vous voir, & vous entendre; j'y vivrai heureuse, si j'y puis contribuer à vôtre bonheur. Ce ne sera pas toutefois sans difficulté, continua-t-elle, que je sortirai de cette maison. *Lizette* vous a dit, combien ma Tante a d'interêt à m'y retenir. Je lui ai demandé plusieurs fois ma liberté, depuis que j'ai reçu vôtre lettre. Elle a craint d'être enfin obligée de me l'accorder, si je continuois à la demander sérieusement, & à emploïer même le secours des loix pour l'obtenir, comme j'ai eu l'imprudence de l'en menacer. Elle m'a fait enfermer depuis, dans le quartier de

cette maison, destiné à loger des folles, dont la compagnie seroit, je crois, capable de me le faire devenir, si vous ne me tirez d'ici. Une d'entr'elles qui ne l'est guère plus que moi, parle sans cesse de vous; elle est pourtant quelquefois six mois, sans dire la moindre extravagance. Je lui ai fait consentir de me laisser entrer dans sa chambre, quand vous vous y présenteriez pour m'y entretenir : la fenêtre n'en est point grillée, & par conséquent très propre à favoriser nôtre dessein. Elle donne dans un champ, qui n'a d'autre clôture qu'une simple haïe; il ne s'agit donc, que de trouver un expédient pour en descendre.

Angélique me promet qu'elle s'y tiendrait prête, pour y prendre des habits d'homme, que je lui apporterois, & dont il étoit à propos qu'elle fut revêtuë. Je me retirai, flaté de l'espérance de la

re-

revoir bientôt à moi pour jamais. Je fis faire promptement une échelle brisée, & je ne mis que *Lizette* de mon secret.

La nuit marquée arriva, je me rendis près du champ avec quatre chevaux, parce que je prenois avec moi *Lizette* & un valet. Je me fis d'abord un pont de mon échelle, pour traverser le petit fossé, & je montai ensuite à la fenêtre, qui m'étoit indiquée. On y vint prendre les habits que j'avois apportez, ils furent bientôt revêtus. Je saisis ma proie, nous descendons heureusement; nous franchissons le fossé & la haie, & déjà à cheval nous nous éloignons à grands pas. Nous marchâmes long-tems, dans un silence presque continuel, & qui ne fut interrompu du côté d'*Angélique*, que par quelques mots mal articulés, & prononcez d'une voix que le trouble extrême, & l'agitation

dont elle étoit faisie, rendoient méconnoissable.

Nous arrivâmes avant le jour à une maison écartée, nous y demandâmes des rafraîchissemens, pour nous & pour nos chevaux. Je mis pied à terre, & courant à mon feint cavalier, je lui aidai à descendre de cheval, & j'en fus tendrement embrassé. Nous entrâmes dans la maison ; mais, grand Dieu ! quelle fut ma surprise ? quand au lieu de ma chère *Angélique*, je reconnus une fille que j'avois autrefois aimée. Son nom étoit *Clélie*. Je retirai brusquement mes bras, que j'allois encore jeter à son cou, & les abattant avec douleur, je demeurai immobile, la tête panchée sur la poitrine, & le regard fixé à terre. La douleur & la colére s'emparèrent à la fois de mon ame, & je souffrois d'autant plus cruellement, que je ne savois contre
qui

qui éclater. Je me préparois à remonter à cheval, & à abandonner *Clélie* à son propre soin, mais elle se jeta à mes pieds. Ne m'abandonnez pas, s'écria-t-elle les larmes aux yeux; aïez pitié d'une malheureuse qui vous aime, ne deussiez vous respecter en moi que l'amour que vous fûtes m'inspirer. Vous ne sauriez me blâmer que d'avoir été sensible pour vous, qui ne l'étiez point pour moi: car toute autre à ma place, eût fait ce que je viens de faire, pour se procurer la liberté. Conduisez-moi, ou faites moi conduire dans quelque azile assuré, je ne vous demande que cela, vous l'accorderiez à une inconnue. Mes sentimens pour vous me donneroient droit à plus de complaisance de vôtre part, si vous étiez plus compâssant, ou plutôt, si je n'étois point infortunée. Je sai que je vous ai fait une tromperie,

rie, & que si je n'étois ici à vos pieds, vous y seriez peut-être à ceux d'*Angélique*. Hélas ! C'est en son nom que je vous conjure de ne me pas refuser votre assistance.

J'avouë, que quelque sensible que je fusse à la tromperie que *Clélie* me faisoit, je fus touché de son état, & la colère cédant à la compassion, je la rassûrai & lui promis de ne la point abandonner. Je la blâmai seulement, de ce qu'elle n'avoit pas proposé à *Angélique* de fuir avec elle, plutôt que de nous tromper ainsi tous deux. Elle m'allegua la crainte où elle étoit, que je ne la refusasse, & combien il étoit important pour elle, de ne pas manquer une occasion, qui selon toutes les apparences, ne lui seroit jamais offerte. Elle ajoûta, que je pourrois également enlever *Angélique*, & que bien que sa fenêtre fut grillée,
il

il y avoit plusieurs autres endroits par où elle pourroit s'échaper avec le secours de l'échelle.

Cet espoir ne me consolait pas beaucoup, & je ne pouvois penser, sans un dépit mortel, à la situation où se trouvoit actuellement *Angélique*. Je donnai mon valet à *Clélie*, avec les moïens de la conduire où elle voudroit, & je la quittai, pour retourner sur mes pas avec *Lizette*. Je l'envoiai à *Angélique*. La maison étoit encore toute en rumeur de l'évasion de *Clélie*. *Angélique* étoit fort affligée, elle avoit soupçonné la vérité, & elle dit à *Lizette*, que la Garde n'ayant pas voulu la laisser avec *Clélie*, elle avoit été obligée de sortir de sa chambre; mais qu'elle lui avoit promis de l'avertir au premier signal, & qu'elle s'y étoit long-tems attenduë; mais qu'enfin s'impatientant, elle avoit été dans la chambre de son amie,

amie, où ne la trouvant point, elle ne douta pas qu'elle ne l'eût trompée.

Angélique enfin chargea *Lizette* de m'avertir incessamment, qu'il étoit encore tems de fuir, en profitant du désordre qui regnoit dans la maison; qu'il y avoit même, en quelque façon, plus de sûreté à faire une seconde tentative, qu'il n'y en avoit eû à la première, & qu'ainsi, je n'avois qu'à venir la nuit suivante à la même fenêtre, & entrer même dans la chambre, dont j'aurois soin d'ouvrir la porte, qui s'ouvroit sans clef par ceux qui étoient dedans. J'aprouvai la proposition d'*Angélique*, & je me rendis la nuit suivante à la fenêtre de *Clélie*. Je l'ouvris sans peine, & j'entrai sans bruit. Peu de tems après, *Angélique* vint à la porte; je la reconnus au signe dont nous étions convenus: je la fis entrer, & sans per-

perdre du tems, je l'aidai à mettre les habits que j'avois aporté, non sans éprouver bien des mouvemens d'amour & d'impatience; car je ne me trompois pas cette fois-là, & je reconnus à plus d'une marque, que celle que j'habillois étoit ma chère *Angélique*. Nous descendîmes l'échelle sans être aperçûs; mais comme nous franchissions la haïe, on cria au ravisseur! & toute la maison fut mise en allarme. Ce petit contretems vint heureusement trop tard, pour mettre quelque obstacle à notre fuite. *Angélique* & *Lizette* qui étoit aussi travestie, montèrent à cheval, & nous nous éloignâmes en diligence, avant qu'on fut seulement à portée de voir de quel côté nous avions pris notre route.

Nous marchâmes le reste de la nuit; & quand nous fumes environ à deux milles, du lieu où
nous

nous devions nous arrêter, nous entendîmes un coup comme d'un pistolet, qu'on tiroit à quelque pas du grand chemin, & peu de tems après, les cris d'une femme se firent entendre. Je voulus courir à l'endroit d'où venoit le bruit; mais *Angélique* s'y oposa fortement. Nous continuâmes nôtre route, & même avec plus de diligence; mais le chemin que nous tenions nous aiant un peu plus rapproché du lieu, d'où la voix de cctte femme se faisoit entendre, nous ne pûmes plus douter, que ce ne fut quelque malheureuse à qui l'on faisoit violence. *Angélique* alors ne me retint plus, & touchée du malheur de celle que nous entendions se plaindre; assistons-la, me dit-elle. Courez, je vous suis. Je ne pûs en effet l'empêcher de me suivre, & nous fumes bien-tôt près du lieu où la scène se passoit. Généreux Ca-

va-

valiers, nous cria celle qu'on maltraitoit, ne refusez pas vôtre secours à une femme infortunée.

La surprise d'*Angélique* & la mienne furent égales, quand nous reconnûmes *Clélie* à sa voix : c'étoit elle en effet, & le scélerat qui se prévaloit ainsi du tems & du lieu, étoit le valet que je lui avois donné pour la conduire. Il sauta sur son cheval à nôtre approche, & s'enfuit à toute bride.

Les efforts violens que *Clélie* avoit fait contre son ennemi, la firent tomber en foiblesse : elle s'évanouit entre nos bras ; nous n'avions rien de propre à la tirer de cet état, tout ce que nous imaginions étoit inutile. Je fus obligé de la mettre sur mon cheval, & je l'emportai ainsi avec beaucoup de peine à la maison la plus voisine. *Clélie* étoit revenue de son évanouissement, mais elle se trouvoit si mal, que nous déses-

pé-

perâmes de sa vie. Je laissai *Lizette* avec elle pour en prendre soin, mais elle vint nous joindre deux jours après au lieu que nous lui avions marqué, & nous aprit que *Clélie* étoit morte la même nuit.

Nous prîmes le chemin de ma Terre, qui n'étoit qu'à vingt mille du lieu où nous étions, & nous y arrivâmes enfin heureusement. Je n'entreprendrai point de vous dire quelle fut ma félicité ; mais s'il en est de parfaite la mienne l'étoit. Loin du monde & du bruit, aucun soin étranger ne suspendoit ceux que je donnois à mon amour ; l'arrivée d'aucun fâcheux, n'interrompoit les témoignages continuels que nous nous donnions, d'une tendresse réciproque : chaque instant de nôtre vie étoit marqué par quelque nouveau plaisir.

Deux ans s'étoient écoulés de
la

la forte, quand je fus obligé de faire un voiage à Londres, pour la sollicitation d'un procès, qui alloit être jugé. *Angélique* voulut m'y suivre. Nous louâmes une maison garnie, & nous prîmes toutes les mesures possibles, pour cacher nôtre séjour à Londres. Nous n'y fumes que deux mois. Mon procès étant jugé en ma faveur, je ne pensai qu'à reprendre avec *Angélique*, le chemin de ma Terre; mais il étoit écrit, que je n'y retrouverois plus les mêmes douceurs.

Le désordre dans lequel nous vivons depuis plus de deux ans, me dit un jour *Angélique*, avant nôtre départ de Londres, commence à me causer des inquiétudes, dont je voudrois que vous m'affranchissiez en m'épousant : c'est une satisfaction que vous ne sauriez me refuser; je vous prie de mettre ma conscience en repos de

de ce côté-là avant que nous partions de Londres. Vos propositions m'allarment, lui répondis-je; je fais ce que vous pensez d'un contract, & le mépris que vous faites de la cérémonie qui le suit. S'il n'étoit question que du repos de votre conscience, me m'avez-vous pas dit mille fois, que cette manière de s'engager par des actes & devant tant de témoins, montreroit une défiance qui ne s'accorde pas avec l'amour, & moins encore avec l'estime? Ne m'alleguez point vos nouveaux scrupules, vous avez mille fois convenu, que la seule intention d'une fidélité inviolable, suffisoit pour vous mettre en repos du côté de l'honneur & de la conscience. Suivons, me disiez-vous, les loix de l'honneur & de la nature, laissons au peuple grossier la pratique d'une cérémonie, qui ne les engage que devant les hommes; lais-

laissions les amans ordinaires se défier de leur bonne foi, & recourir à ce qui pourroit leur en tenir lieu, quand ils viendront à en manquer. Je rougirois de m'être jettée entre les bras d'un homme, en consequence d'un contract. La seule consideration, qui eût pû vous obiger à me parler comme vous venez de le faire, eût été le soin d'assurer à des enfans leur succession : mais vous n'avez point encore ce prétexte. *Angélique*, ma chère *Angélique*, vous ne m'aimez plus comme je vous aime, c'est la première marque que vous m'en donnez, & l'impression qu'elle vient de faire dans mon ame ne s'effacera jamais. Toutefois vous serez satisfaite, je vous épouserai : je vai dans ce moment disposer toutes choses pour cela, & nôtre départ n'en fera point retardé.

J'épousai *Angélique* le lendemain

matin, & nous montâmes en carrosse d'abord après, pour retourner à ma Terre. Je n'y trouvais point les mêmes plaisirs; *Angélique* n'étoit plus cette Amante empressee, elle tâchoit en vain de parler & d'agir comme autrefois: c'étoient bien, il est vrai, les mêmes actions & les mêmes discours; mais quelle difference dans les mêmes choses! quelle insipidité! quelle froideur! l'amour ne l'inspiroit plus. Elle m'accusoit vainement d'injustice ou d'erreur, j'étois trop amoureux pour m'y méprendre. Une sombre tristesse, souvent accompagnée de désespoir, ne fut pas le seul effet de ce changement, il excita aussi ma jalousie: cette passion qui nous présente souvent des fantômes, ne manque guère de nous ouvrir les yeux sur la vérité. La contrainte que j'apercevois dans les caresses d'*Angélique*, me persuadoit qu'elle ne

m'ai-

m'aimoit plus, & une langueur continuelle dont elle se défendoit en vain, me fit croire qu'elle en aimoit un autre. Je ne fis point paroître ce soupçon : c'est rarement par des reproches d'infidélité qu'on ramène une infidèle, & loin de devenir facheux, je ne négligeai rien pour me rendre plus agréable. Je me donnai tous les soins d'un Amant, qui voudroit faire une conquête difficile ; c'est ainsi que j'espérois de triompher du Rival que je craignois. Mais je m'aperçus que tous mes empressements étoient inutiles, & qu'ils me rendoient incommode : *Angélique* recevoit mes caresses & mes soins d'un air fatigué, qui me donnoit la mort, & je fus cent fois sur le point de me lasser, d'être si long-tems la victime de son ingratitude.

Il y avoit presque un an que nous vivions ainsi, quand le ha-

zard m'instruisit de tout mon malheur, d'une manière qui manqua de me faire perdre la raison. Nous étions au lit, & j'étois bien éloigné de jouir d'un sommeil aussi profond que celui dans lequel *Angélique* étoit plongée, quand elle se prit à parler haut, son discours n'étoit pas suivi, mais parmi plusieurs paroles mal articulées, je lui entendis prononcer plusieurs fois le nom de *Barton* très distinctement. Elle s'adressoit à *Lizette*, & lui donnoit l'ordre de l'avertir si je paroïssois. Elle m'embrassa alors étroitement en continuant son rêve. Vous jugez aisément de quelle manière je reçûs cette caresse, & que je me gardai bien d'aider moi-même, à consommer l'infidélité de la perfide. On ne se trouva jamais dans une pareille situation: j'éveillai *Angélique*, en la repoussant rudement, & je fus cent fois sur
le

le point de lui reprocher ce que je venois d'entendre, mais je craignis qu'elle ne m'accusât moi-même de rêver. Cependant, la façon dont je l'éveillai la surprit, elle m'en demanda la raison. Je rêvois lui répondis-je, que *Clélie* m'embrassoit amoureusement, & vouloit exiger de moi des complaisances, que je me reprocherois d'avoir pour d'autres que pour vous. Vous êtes bien peu galant, quand vous rêvez, dit *Angélique*, en badinant. Je suis bien-aïse, repris-je que ma délicatesse ne m'abandonne jamais. N'aimez-vous pas mieux, au hazard d'en être éveillée, que je vous repousse, en vous prenant pour une autre, que si je vous embrassois tendrement en pensant embrasser votre Rivale?

Les ténébres servirent à cacher la confusion d'*Angélique* & mon trouble. Elle n'avoit point

étouffé tous les sentimens de l'honneur ; le reproche tacite que je venois de lui faire, la couvroit de honte : l'amour que je lui témoignois, rendoit son infidélité plus criminelle ; peut-être qu'elle en eut horreur dans ces momens : quoi qu'il en soit, elle passa le reste de cette nuit dans des inquiétudes, qu'elle attribua à l'insomnie, & dont elle ne me soupçonna pas de pénétrer la véritable cause.

Je n'étois pas plus tranquille. O fort fatal ! me disois-je, faut-il que je sois encore attaché à cette perfide, par les liens du plus tendre amour ? Aurai-je la foiblesse de l'adorer, toute noircie qu'elle est de son crime ? Je n'en puis plus douter, elle me hait, elle en aime un autre, & qui ? bon Dieu ! le dernier des hommes, mon assassin ; ô Ciel ! est-ce là ta justice ? est-ce là la ré-

recompense de mes intentions ?

Je formai la résolution de mettre tout en usage ; pour convaincre *Angélique* de son crime ; j'eus recours à mille feintes, j'emploiai mille stratagèmes pour la surprendre, & trouver une preuve assez claire de son infidélité, pour m'autoriser à la lui reprocher ; mais ô comble de foiblesse ! le pourra-t-on croire ? je ne cherchois cette preuve du crime d'*Angélique*, que pour le lui sacrifier. Je me flatois de la toucher, si je pouvois lui faire un pareil sacrifice ; je voulois me faire si je l'eusse pû, cet étrange mérite auprès d'elle. Regagner son amour, étoit l'unique but, de tout ce que j'étois capable de faire ou de penser.

Il y avoit long-tems, que je tâchois vainement de surprendre *Angélique*, rien ne me réussissoit. Je voulus enfin en tenter un der-

nier effort. C'étoit le plus sûr, mais aussi le plus difficile. Je savois par le rêve d'*Angélique*, que *Lisette* étoit du secret : je résolus de la gagner, mais j'ignorois comment. Cette fille étoit depuis long-tems attachée aux intérêts de sa maîtresse qu'elle aimoit, & dont elle étoit chérie : elle n'étoit pas fort intéressée, mais l'eût-elle été, les libéralitez d'*Angélique* lui auroient suffi. Je ne savois donc par où l'attaquer ; mais après avoir long-tems médité sur la manière dont je pourrois m'y prendre, il me vint en pensée de feindre de l'amour pour elle. Elle étoit assez jeune & assez jolie pour me croire, je ne doutai point qu'elle n'en fut flattée, & que pour achever de m'inspirer du dégoût pour *Angélique*, elle ne me découvrit tout ce qu'elle savoit, de son commerce avec mon indigne Rival. La chose réussit comme je
l'a-

l'avois pensé. *Lizette*, qui peut-être se flata de devenir ma femme, dès la première déclaration que je lui fis d'un feint amour, n'épargna rien pour achever de perdre *Angélique* dans mon esprit. Je fûs qu'elle aimoit *Barton*, depuis nôtre voiage de Londres ; qu'il l'avoit reconnue à la comédie ; qu'il l'avoit fait suivre ; & qu'il s'étoit logé secrètement dans l'hôtel garni où nous demeurions , trouvant ainsi le moïen de voir *Angélique* tous les jours ; qu'elle avoit d'abord fait une résistance capable de rebutter les plus obstinez , mais que *Barton*, qui savoit qu'on vient plus aisément à bout des injures & de la colére, que du silence & du mépris , sous le prétexte de ne demander que de la pitié, avoit obtenu de l'amour, & même du plus tendre & du plus violent, puis qu'il l'avoit emporté

sur toutes les raisons que pouvoit avoir *Angélique*, de m'être fidèle; qu'enfin ils se voïoient très souvent, & qu'il demeuroid inconnitò chez un Païsan, à un mille de là.

Je n'exigeai pas de *Lizette* qu'elle me rendit le temoin de cette derniere circonstance, j'aurois craint d'y paroître trop intéressé; je cachai l'envie que j'en avois, comme j'avois caché les autres mouvemens de mon ame, au récit terrible qu'elle venoit de me faire. Je feignis seulement de n'être pas bien persuadé, qu'il fut vrai, que *Barton* venoit jusques dans ma maison. *Lizette* s'échaufa là-dessus, & jura que mes yeux la justifieroient, & que je n'avois qu'à feindre une partie de chasse, comme celle que je faisois quelque fois. Je me laissai diriger; nous convînmes, que je sortirois comme à l'ordinaire, & que

que m'éloignant des chasseurs , je rentrerois secrètement par une porte du parc ; que je n'avois ensuite qu'à gagner mon appartement , & qu'elle m'y viendrait prendre , pour m'introduire dans un cabinet de celui d'*Angélique* , d'où je pourrois tout voir & tout entendre.

Pourrois-je vous donner une idée des mouvemens cruels qui m'agiterent , pendant tout le tems que je demeurai caché dans ce funeste lieu ? Que de combats Grand Dieu ! entre le désir & la crainte d'une même chose , & qu'ils étoient terribles ! Enfin le moment redoutable arriva ; l'ardeur dont les perfides étoient possédés , m'épargna la peine d'attendre plus long-tems le spectacle que je craignois. Peut-on aimer , & voir ce que je vis sans expirer de rage ? Je sortis furieux de l'endroit où j'étois caché. Il

est aisé de s'imaginer, dans quel désordre ma présence jetta ces coupables amans, *Barton* s'enfuit comme un lâche, & *Angélique* resta évanouie. Qu'on est foible, quand on aime au point où j'aimois : je n'eus pas la force de lui refuser mon secours. Les beautés, qui frapoient mon regard par un reste de son désordre, m'émûrent, quoi qu'elles n'eussent pas été étalées pour moi. Enfin combattu d'indignation, d'amour & de pitié, ce dernier sentiment l'emporta. J'appellai *Lizette*, & je ne songeai plus qu'à secourir mon infidèle.

Quand je m'aperçûs qu'elle commençoit à reprendre ses forces, je dis à *Lizette* de sortir ; *Angélique* ouvrit les yeux, ses regards s'arrêterent sur moi, nous gardâmes long-tems un profond silence ; je ne savois par où commencer à le rompre, mais enfin

An-

Angélique le rompit. Est-ce vous me dit-elle, dont les soins me rappellent à la vie ? Sans doute ce n'est que pour la sacrifier bien-tôt à votre gloire & à votre vangeance. Elle se tût encore, & baissa les yeux dans un embarras qu'il est aisé de s'imaginer. J'étois de mon côté dans la plus affreuse de toutes les situations; agité de cent mouvemens diférens, je ne savois auquel me livrer. Je n'avois pas la force de maltraiter *Angélique*. Le seul parti que je voïois à prendre, étoit de l'abandonner, mais j'en frémissois, je ne pouvois m'y résoudre, & la honte que j'avois d'être dans de pareils sentimens, m'empêchoit de les exprimer.

Enfin l'amour l'emporta, comme il l'avoit toujours fait; je revins à mon premier dessein, & pensai ne pouvoir mieux mériter l'amour d'*Angélique*, qu'en lui faisant le sacrifice d'un ressentiment

aussi juste que l'auroit été le mien. Je me contentai de lui représenter la noirceur de son crime ; mais elle m'interrompit : que vous êtes cruel , me dit-elle , supprimez ce discours , je fais tout ce que vous pourriez me dire , je n'ignore pas ce que je vous dois , vos soins , vos attentions ont augmenté chaque jour. Ce que tous les Amans ensemble ont fait pour ce qu'ils aimoient , vous seul l'avez fait pour moi. Je ne cherche point à me justifier , je voudrois au contraire vous paroître plus criminel-le que je ne la suis ; je voudrois pouvoir attirer toute vôtre haine , & périr dans ce moment par vos mains. Je ne puis supporter la honte qui m'acable ; vôtre indulgence me désespère ; que ne vous abandonnez-vous à une juste colère ? que ne me donnez-vous la mort ? Ce seroit une grace de vôtre part , plus grande mille fois que celle
que

que vous prétendez me faire ; en
 me pardonnant vous rendez par ce
 procédé mon ingratitude si noire ,
 si horrible , que je n'en puis sou-
 tenir l'idée. Non , non , ne m'ac-
 cordez point le pardon de mon
 crime , je ne vous promets point
 de le mériter ; n'attendez plus de
 ma part ni tendresse , ni fidélité ;
 tout ce que vous avez fait pour
 moi , n'a pû m'empêcher de vous
 trahir , & je me défie assez de
 moi-même pour ne pas croire ,
 que cette dernière grace me rende
 plus fidèle ou plus tendre. Qu'at-
 tendez-vous donc pour me punir ?
 Est-il possible que ce soit par un
 excès d'amour que vous m'épar-
 gnez ? Mais cruel ! que devien-
 drai-je , si vous ne m'ôtez la vie ?
 Supposé que je me repentisse de
 mon crime , un repentir pourroit-
 il me rendre le repos ? pourrois-
 je me laver à mes propres yeux de
 la noirceur de ma perfidie ? Plus
 vous

vous l'oublieriez aisément , moins vous mériteriez que je m'en rendisse coupable. Son geste alors , & ses regards marquoient un affreux désespoir. Frappez , s'écrioit-elle , frappez , ou je perds la raison.

Je souffrois cruellement moi-même des remords où je la vois exposée , & loin d'aggraver sa peine , je fis tous mes efforts pour la diminuer. J'embrassois cette perfide , mais elle me repoussoit ; elle se montroit jalouse de ma gloire , elle m'accusoit de faiblesse , puis changeant quelquefois de langage , elle se jettoit à mes pieds , & les yeux tout noyés de larmes , elle me demandoit sa grâce & mon amour. Elle vécut depuis ce tems-là dans une tristesse , dont rien ne pouvoit la distraire.

Cependant je cherchois à punir *Barton* , mais il est difficile de se
van-

vanger d'un lâche ; il m'évitoit , & quelque peine que je me donnasse , je ne pus le rencontrer , & je fus obligé de suspendre ma vengeance.

Lisette me voïant raccommodé avec *Angélique* , nous quitta. Je goûtai pendant quelques mois , des douceurs semblables à celles que j'avois autrefois goûtées. Mais enfin le panchant , qui portoit *Angélique* à me haïr , étant aussi violent , que celui qui me forçoit à l'aimer , je vis mille nouvelles marques de son ingratitude , & voici celle qui mit le comble à mon désespoir.

J'étois un matin près d'une des fenêtres de mon appartement , qui donnoit sur un vaste parc , quand je vis *Angélique* sortir seule , & s'y promener. Elle prit sa route dans une avenue couverte , & je l'aperçûs quelque tems après , fort loin de là , à une extrémité du
parc

parc la moins fréquentée , & où
 elle ne pouvoit se rendre , que par
 des chemins , que les ronces ren-
 doient impraticables. Je ne pou-
 vois distinguer d'elle dans cet éloi-
 gnement , que la couleur de sa ro-
 be , qui m'avoit frappé au travers
 de quelques arbres , dont elle
 croïoit être couverte. Je pris une
 lunette d'approche , & je vis *Angé-
 lique* occupée à remettre dans le
 mur une brique qui s'en échapoit.
 Elle y prit beaucoup de peine , &
 ferma soigneusement avec de la
 terre toutes les petites ouvertures
 d'alentour. Je ne comprenois rien
 à ce mystérieux ouvrage ; mais re-
 marquant cet endroit du mur , je
 m'y rendis peu de tems après , je
 reconnus la brique , je l'ôtai de sa
 place , & fouillant dans un peu de
 terre dont le reste de l'ouverture
 étoit rempli , je trouvai une lettre.
 Jusques-là je n'y comprenois rien ;
 mais lisant avec précipitation , le
 mysté-

mystère fut bientôt développé ; je ne doutai point qu'elle ne fut mise là pour *Barton*. La voici.

ANGÉLIQUE à BARTON.

Osez-vous bien me rapeller ce que je dois à mon Epoux , quand c'est pour vous que je l'oublie ? Ingrat , après m'avoir séduite , après m'avoir engagée à vous tout sacrifier , vous m'abandonnez , & vous m'exhorte au repentir ; est-ce pour m'apprendre plus cruellement tout ce que mon Epoux a dû souffrir de mon indifférence ? Allez , je sens assez combien il a dû lui être sensible , de se voir préférer un Rival , si au dessous de lui. La crainte d'exposer votre vie , vous fait refuser de venir dans sa maison ; lâche , n'exposois-je pas la mienne ? Mais craignez désormais avec plus de raison , défiez-vous de la prière que

que je pourrois vous faire de venir en ce lieu. Si vous étiez digne de mon ressentiment, il ne feroit pas même besoin que vous vinssiez si loin, chercher le prix de votre perfidie. Mon Epoux m'aime encore ; tremblez, tout votre sang sera bien-tôt répandu, si je mets mon amour à ce prix.

J'avois à peine achevé de lire cette fatale lettre, que le lieu dans lequel je l'avois trouvée parut ouvert de l'autre côté. La main qui venoit de l'ouvrir fouilla dans le sable, & n'y trouvant rien, y mit une lettre, que je pris aussi, elle étoit de *Barton*.

Je revins sur mes pas, beaucoup plus tranquille que je n'eusse pû espérer de l'être. J'avois pris tout à coup ma résolution, & je ne pensois plus qu'à l'exécuter. Je confiai secrètement à mon valet de chambre la garde d'*Angélique*, & je partis pour Londres sur le champ.

champ. J'y empruntai tout l'argent que je pus sur mes Terres, je me vis ainsi pourvû d'une somme assez considérable, & dont je prétendois me servir pour sortir du Roïaume, au cas que je tuasse *Barton*, dont la mort que je méditois, étoit le principal but de mes projets.

Je passai quelques jours à une Terre, que j'avois à dix milles de celle où je demeurois, & je revins auprès d'*Angélique*. Je fis mettre en arrivant les chevaux au carrosse, & je lui envoïai dire de se préparer à me suivre. Je n'avois pas accoûtumé d'en agir si brusquement avec elle, elle en fut surprise, mais elle obéït. Elle vint au carrosse d'un pas chancelant, le visage pâle, & dans un abatement digne de pitié, si j'en eusse encore été capable. Je montai à cheval, & nous prîmes le chemin de mon autre Terre.

Je

Je dis à *Angélique* de me suivre , & je la conduisis dans une chambre que j'avois préparée pour elle , & sur les murs de laquelle , j'avois fait peindre les principaux événemens de l'histoire de nos amours. Chacun de ces tableaux avoit quelque chose de propre à rapeller à *Angélique* toute la noirceur de sa perfidie. Dans l'un , on la voïoit se jeter aux pieds de son Père , & lui demander de n'être point mariée à *Barton* ; dans l'autre , elle juroit à ce même *Barton* , qu'elle ne seroit jamais à lui ; ici , elle paroïssoit dans ma chambre , inquiète de ne m'y pas rencontrer ; là , les assassins de *Barton* fondoient sur moi ; dans un endroit étoit représentée la cérémonie de nôtre mariage , & ailleurs on lisoit en gros caractères , ces mots de sa longue lettre ; *Rougissez enfin de m'avoir trahie ; vous , qui m'aimant une fois par inclination ,*

tion, deviez m'aimer par reconnoissance.

C'est ici, lui dis-je, que vous devez passer le reste de vos jours; vous vous y repentirez à loisir d'avoir si injustement causé le malheur des miens: j'ai donné des ordres pour vous faire servir. Je ne veux vous faire d'autre mal, que de vous priver d'une liberté dont vous avez fait un si mauvais usage. Je lui jettai alors sa lettre & celle de *Barton*, & j'allois lui dire le dessein que j'avois formé de perdre la vie, ou de l'arracher à cet indigne Rival, quand un grand bruit que mes gens faisoient dans la cour, m'attira auprès d'une fenêtre pour en apprendre la cause. Je les vis tous assemblez autour d'un homme qu'ils dépouilloient, & à qui ils avoient déjà ôté des pistolets, qu'il portoit cachez sous un large surtout. Mes gens l'avoient surpris rôdant autour de la
mai-

maison, & le prenant pour un voleur, ils s'en étoient saisis. Jugez de ma surprise, quand je reconnus cet homme pour *Barton*. Le traître, m'écriai-je, en courant dans la cour, le Ciel l'offre enfin à ma vengeance. Mes gens qui l'entouroient s'ouvrirent à mon approche, je ne fis aucune attention au détail qu'ils s'empressoient de me faire, de la manière dont ils l'avoient surpris; écartez-vous, leur dis-je; ils obéirent: puis m'adressant à *Barton*, il n'est plus tems d'éviter ton châtiment, lui criai-je, songe à te défendre; fais moi donc rendre mes armes, me répondit-il, avec assez de sang froid: mais il n'avoit point d'épée, quand mes gens l'avoient saisi. Je lui dis de choisir de la mienne, ou de celle de mon valet de chambre, & je les lui fis présenter toutes deux. Je l'attaquai, il se défendit, plutôt en désespéré qu'en

qu'en homme de courage. *Angélique* étoit pendant ce tems-là dans un état qu'on ne peut décrire ; les remords de son crime , dont elle alloit être punie , firent place tout à coup à la crainte que lui inspiroit le danger où étoit *Barton* : le bruit de nos épées la troubla à la désespérer , mais son désespoir fut encore plus affreux , quand ce bruit cessant , les acclamations de mes gens y succédèrent.

Le premier coup que je portai à *Barton* l'abatit à mes pieds sans vie. Alors sans m'arrêter à contempler ma victoire , je courus l'annoncer à *Angélique* ; elle étoit encore dans la même posture , où je l'avois laissée. Je suis vengé , lui dis-je , en faisant briller à ses yeux mon épée toute teinte du sang du perfide. J'ai eu le bonheur de percer ce cœur , où vous regniez ; *Barton* expire. A ces

K

mots

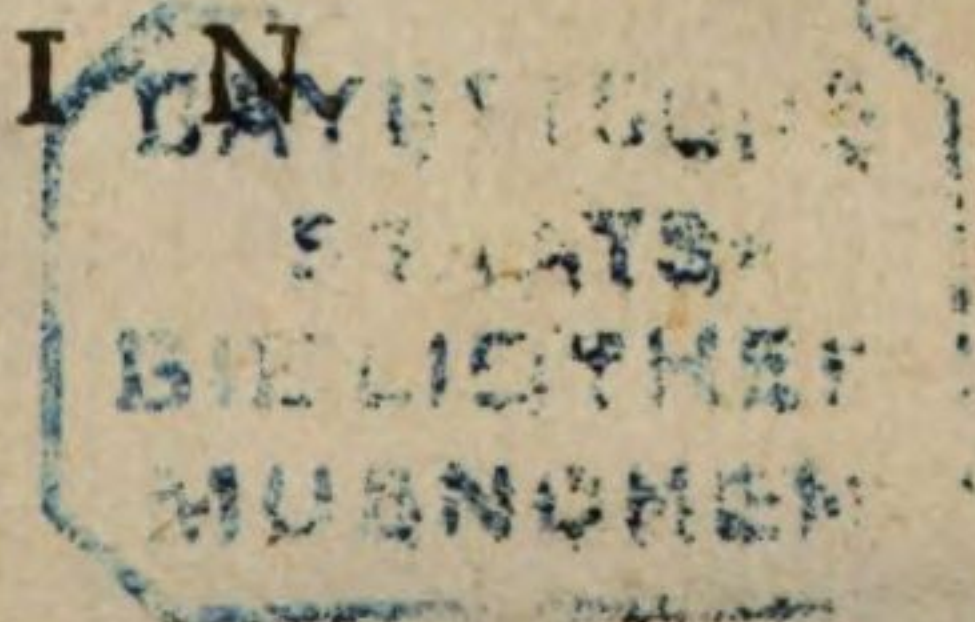
mots j'allois m'éloigner , quand *Angélique* poussa un soupir, qui fut le dernier de sa vie. Hélas ! que devins-je , quand je la vis pâle & mourante se laisser tomber entre les bras de celle qui la servoit ? Je me repentis de l'avoir maltraitée ; je m'accusai d'être son meurtrier. Je l'apellois à haute voix des noms les plus tendres , arrosant d'un torrent de larmes ce visage où la mort repandoit déjà ses funestes couleurs. On crut , que je ne lui survivrois pas , & je fus plusieurs jours dans l'état le plus digne de pitié. Il falut cependant songer à fuir , & me mettre à couvert des poursuites des parens de *Barton*. Ils étoient puissans , & donnèrent à mon affaire les plus noires couleurs. Je voïageai pour tâcher de dissiper cet ennui , qui me suit par-tout , & qui ne sauroit m'abandonner , puisque l'idée d'*Angélique* ne m'abandonne point,

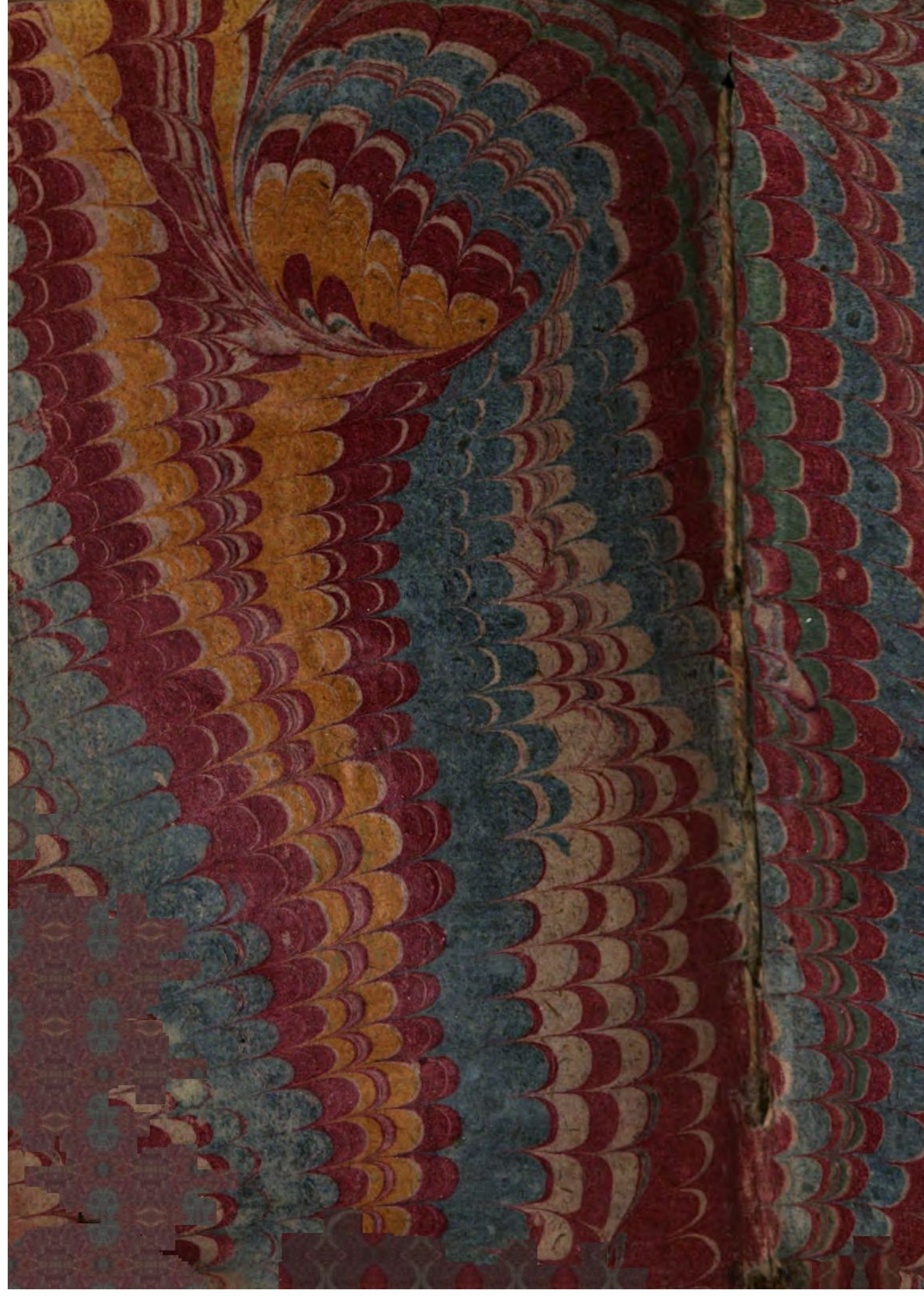
que

que dis-je ? je conserve encore des sentimens de tendresse pour sa mémoire, qui font quelquefois ingénieux à me représenter moins criminels, ceux qu'elle eut pour mon Rival. Elle l'aima contre son devoir, me dis-je à moi-même ; mais ne l'ai-je pas aussi aimée contre le mien ? elle n'avoit aucune raison de me trahir ; mais quand elle m'eut trahi, en avois-je de lui être fidèle ? Sans doute il n'a pas dépendu de moi de la haïr. Voilà quelles sont mes dispositions depuis sa mort, vout voïez qu'elles ne sont guères propres à me faire oublier *Angélique*.

F

I







Les illustres Angloises

La Haye 1735

P.o.gall. 98

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10087644-6